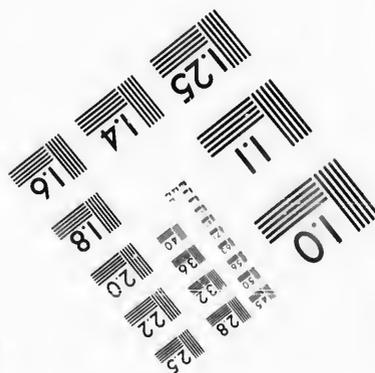
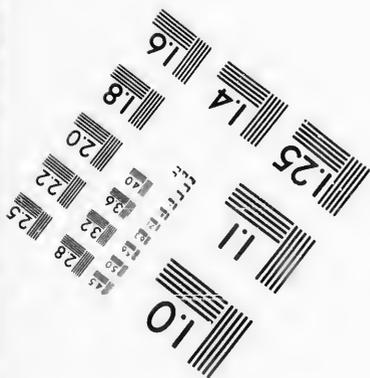
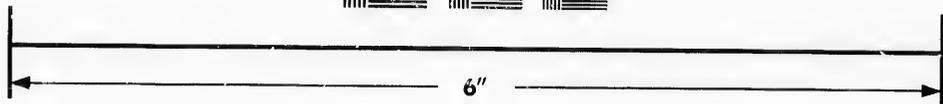
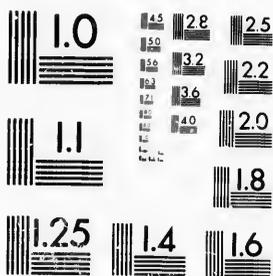


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1986**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

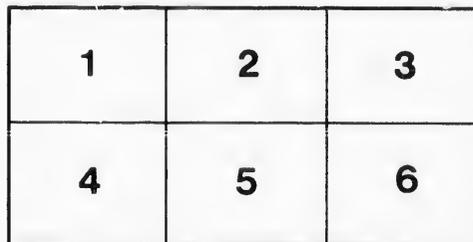
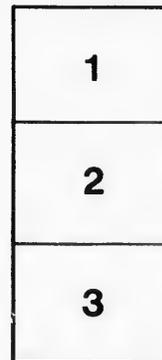
Library of the Public  
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives  
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

D

G

L

L

ME

D

ET

UN

○○○○○○

A FR

CONSIDERATIONS  
SUR LES  
**DIFFERENDS**  
DES COURONNES DE LA  
**GRANDE-BRETAGNE**  
ET DE  
**FRANCE,**  
TOUCHANT  
**L'ACADIE**  
ET AUTRES PARTIES DE  
**L'AMERIQUE**  
SEPTENTRIONALE.

LE TOUT FONDÉ SUR LES  
MEMOIRES DES COMMISSAIRES  
DES DEUX PUISSANCES,  
PUBLIÉS TOUT NOUVELLEMENT  
ET REDIGÉ EN QUATRE LETTRES,  
ECRITES PAR  
UN FRANÇOIS A UN HOLLANDOIS.

~~~~~  
A FRANCFORT ET A LA HAYE,  
M D C C L V I.

R  
E  
199  
C78



D

Sur

DA

E



L

Tros

---

M

SI le  
de  
quefo



CONSIDERATIONS  
sur les  
DIFFERENDS

Survenus entre France & la Grande-Bretagne,

Touchant leurs Possessions  
respectives

DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Le tout redigé

EN QUATRE LETTRES.



LETTRE PREMIERE.

*Tros Tyriusve mihi nullo discrimine agerur.* VIRG.

MONSIEUR,

SI les Différends qui s'élevent entre  
des particuliers, deviennent quel-  
quefois assez intéressans pour exciter  
la

la curiosité du public, vous pouvez croire qu'elle est encore plus puissamment réveillée par ceux qui divisent les Nations entières. Dans ces secouffes, que les querelles des Rois & des Grands donnent aux Empires, le sort des particuliers se trouve intéressé, leur fortune demeure flottante parmi cette diversité infinie d'événemens qui changent la face des Etats. Deux puissantes Nations, la France & l'Angleterre, sont prêtes à balancer les hazards d'une guerre longue, cruelle & féconde en crimes, pour soutenir leurs prétentions réciproques sur les limites de leurs possessions dans l'Amérique Septentrionale. Toute l'Europe a les yeux ouverts sur ce grand événement; & il est à craindre qu'elle-même ne soit ébranlée par le choc de deux Puissances, dont chacune met tant de degrés de force dans sa balance. La même fatalité qui les rendit voisines dans l'ancien Monde, s'est plu à les rapprocher encore dans le nouveau, pour les mettre sans cesse aux prises l'une contre l'autre, & tenir en haleine cette haine immortelle qui les a

tou-

toujours divisés. Il est bien triste que ces deux vers d'un Poëte célèbre, soient si vrais dans leur application à ces deux Nations :

*Les flambeaux de la haine entre nous allumés,  
Jamais des mains du tems ne seront consumés.*

Les François & les Anglois, partout répandus, ont partout communiqué à ce qui les approche, la chaleur de leurs mouvemens. Leurs querelles sont devenues l'entretien de toute l'Europe; & comme, dans les discours relatifs aux affaires présentes, c'est la passion qui parle, vous jugez bien, Mr. qu'on donne toujours raison à la Nation qu'on aime, & le tort à celle qu'on se croit obligé de haïr. Cette manière de décider, qui règle le droit des Nations sur l'amour ou la haine qu'on leur porte, quoique très-vicieuse en elle-même, est cependant celle qui se trouve le plus dans la bouche de nos politiques de Caffés. J'ai entendu jusqu'ici bien des gens raisonner sur les contestations présentes; mais, dans tous leurs discours, je n'ai vu que la forte envie qu'ils avoient, que le parti qu'ils ont épousé, eût le

bon droit de son côté, & non les raisons qui le prouvent.

L'Anglois a été l'agresseur par ses écrits ainsi que par les armes. Une foule d'écrits, sortis de la presse de Londres, ont été semés dans le public, pour appuyer les prétentions de la Nation Angloise. Si la violence du style caractérise l'éloquence, on peut dire qu'elle ne parut jamais avec plus d'éclat que dans les écrits faits par les Anglois, au sujet des limites de l'Académie. Jamais, en effet, on n'invectiva contre la France, avec tant de véhémence, de chaleur & d'impétuosité. Il semble même que les Anglois aient oublié tous les égards, que la haine pour une Nation, quelque violente qu'on la suppose, n'autorise jamais à violer.

Pendant que Londres se remplissoit d'écrits, qui de-là comme de leur centre, alloient reveiller dans le reste de la Nation cette haine qui lui est si naturelle contre la France, Paris n'opposoit à tant de Philippiques mordantes qu'un silence, que bien des personnes ont pris pour un aveu de son impuif-

puissance à soutenir ses prétentions. Ce que les gens sensés en ont conclu, c'est que la haine des François est moins ardente, moins active, moins impétueuse, que celle de leurs fiers rivaux. D'ailleurs tranquilles sur la foi des Traités, devant qui les Nations doivent baisser un front docile, les François laissent à ceux qui tiennent en main les rênes du gouvernement, le soin de défendre par des écrits pleins de force & de dignité les droits de la Nation. Mais en Angleterre tout citoyen est politique né: c'est une suite de la nature du gouvernement, qui permet à chacun de dire ce qu'il pense, & d'écrire tout ce que les Loix ne lui ont pas défendu de dire ou d'écrire; Londres est inondé de pamphlets, où le premier venu parle politique, pese les intérêts des Nations, se amuse à calculer des événemens, qui, vu la nature des choses & le caprice de la fortune, c'est à-dire, des hommes, ne sont guères soumis au calcul. Ces papiers, que l'Etat ne permet, que parce qu'il est nécessaire que les particuliers raisonnent, mais qu'il

qu'il méprise comme les productions informés de gens, qui n'ont pour la plupart d'autre talent pour écrire que la licence de le faire. sont les mémoires d'après lesquels bien des personnes ont décidé que les François donnent atteinte au Traité d'Utrecht. Il est certainement indifférent au Gouvernement Anglois, que les particuliers raisonnent bien ou mal; il suffit qu'ils raisonnent: de-là sort la liberté qui garantit les effets de ces mauvais raisonnemens; mais il ne l'est pas également pour tout honnête homme qui aime la vérité, d'être entraîné par les mauvais raisonnemens de ces particuliers, dans des erreurs, qui taxent d'infidélité à ses engagements la Nation même qui les respecte davantage.

Quoique je n'eusse encore rien lu en faveur de la France, je tenois cependant à elle par cette raison bien capable de balancer dans mon esprit toutes celles que j'avois lues dans les Ouvrages Anglois. Quoi, me disois je à moi-même, la France, toujours sage dans ses démarches, & si renommée pour sa politique, auroit-elle formé le dessein

sein, avec des forces maritimes si inférieures à celles de l'Angleterre, d'envahir en Amérique sur sa rivale des possessions qui ne lui appartiennent pas? La France connoit-elle donc si peu l'Angleterre, pour s'imaginer qu'elle pourra impunément diminuer le commerce de cette nouvelle Carthage, en resserrant sa domination dans le nouveau Monde? Ignore-t-elle enfin cette France, que c'est bleffer l'Angleterre dans l'endroit le plus sensible & le plus délicat, que de fermer les canaux, que s'ouvre tous les jours son commerce? J'inférois de-là que tous les combats de la France sur l'Ohio, n'étoient point des actes d'hostilité, mais une défense juste & légitime de ses droits contre une Puissance ambitieuse, qui fendoit les siens sur la force. Ce qui n'étoit pour moi, Mr., qu'une simple conjecture, tandis que j'ignorois les raisons que la France alléguoit pour sa défense, s'est converti pour moi en évidence, depuis que j'ai lu les Mémoires des Commissaires des deux Nations. Le hazard a fait tomber entre mes mains un exemplaire de l'édition du Louvre,

qui contient en 3. vol. in 4. les mémoires communiqués de part & d'autre, au sujet des limites de l'Acadie, & de l'île de Ste. Lucie, avec les pièces justificatives qui servent de fondement à ces Mémoires. J'y ai admiré une éloquence simple & noble, calme & tranquille, qui tire toute sa force des raisons qu'on y manie avec beaucoup de dextérité. Les tours artificieux, les invectives sanglantes, & tous ces grands mouvemens, que les esprits mélancoliques prennent quelquefois pour de l'éloquence, ne doivent point se trouver dans les écrits de ces hommes publics, qui sont les organes des Nations, dont ils défendent les droits & les intérêts politiques.

Vous concevez, Mr., que s'il y a de la foiblesse dans les mémoires d'une des deux Nations, on ne sauroit en accuser la médiocrité d'esprit de ceux qui les ont travaillés. Il est naturel qu'une Nation, pour soutenir ses droits choisisse des personnes du premier mérite. Cette foiblesse ne pourra donc être que l'effet d'un droit injuste, que l'intérêt politique aura voulu fortifier

tifier par les raisons les plus spécieuses & les plus éblouissantes.

Quoique les Mémoires des deux Nations déployent ce que la raison a de plus fort, de plus persuasif & de plus insinuant; quoiqu'ils offrent le combat de tous les talens de l'esprit & de toutes les ressources de l'éloquence, contre tous les talens de l'esprit & toutes les ressources de l'éloquence, cependant il a été nécessaire que le bon droit fit pencher la balance de son côté. Je crains bien, Mr., que votre prévention pour les Anglois ne m'accuse d'en avoir pour les François, si je vous dis que les François, du côté des raisons, ont autant de force & d'ascendant sur les Anglois, que vous prétendez que ceux ci en ont sur les autres, du côté du nombre des vaisseaux. Un coup d'œil jetté sur les Mémoires des deux Nations, me justifiera dans votre esprit, d'un reproche si peu mérité, & forcera tous les préjugés contraires. Je suis homme, avant que d'être d'aucune nation; & la Raison, qui doit servir de flambeau à tout homme dans ses raisonnemens, m'a appris à franchir

les

les barrières imaginaires qui séparent les peuples, & à embrasser, à l'exemple de l'Être souverain qui les a créés, tout le Genre-humain dans ma bienveillance.

Pénétré de cette maxime du droit naturel, j'ai lu avec toute l'attention dont je suis capable, les Mémoires des deux Nations. J'ai osé tenir la balance entre des Combattans si respectables. J'ai vu ses bras s'élever ou s'abaisser en raison des poids dont ils étoient chargés. Après quelques légères oscillations, elle a penché du côté des François, & je me suis souvenu alors que je l'étois. Il m'a paru que les Commissaires François préviennent toutes les difficultés qu'on pouvoit leur faire; qu'ils suivent pied à pied les Commissaires Anglois dans les vastes détours du labyrinthe où ils cherchent à les égarer; qu'ils les ramènent constamment aux termes du Traité d'Utrecht; que leur commentaire en est simple, clair & précis; que les Traités de St. Germain & de Breûa ne sauroient appuyer les prétentions Angloises sur la fixation des limites de l'Acadie; qu'ils  
font

font sans-cesse sortir de la poussière où il est enseveli, le droit qu'ont les François sur les Pays qui leur sont aujourd'hui contestés par les Anglois.

Sur le simple énoncé des raisons que présentent les Mémoires des deux Nations, il n'y a personne, à moins que le bandeau de la prévention ne soit sur ses yeux, qui ne convienne que les Anglois sont eux-mêmes les infracteurs du Traité d'Utrecht. Mais est ce un sujet de se persuader qu'une telle proposition n'effarouchera point les esprits? Non, c'en est un au contraire très légitime de craindre, qu'elle ne produise cette impression sur le plus grand nombre. Ils subsistent encore, ces sentimens de jalousie, qu'alluma dans toute l'Europe cet éclat de gloire & de grandeur, que Louis XIV. répandit sur son règne durant le cours heureux de ses victoires. Elle vit encore au fond des cœurs ulcérés, cette haine implacable, dont les remplit tous, la persécution qui s'alluma dans la France contre les Réformés. Letems n'a point encore miné, ni fait écrouler sous ses fondemens, ce fantôme de Monarchie Universelle, dont

dont une adroite politique fut effrayer les Nations, au point de réunir toutes leurs forces contre la France. Nourris dans une vieille haine contre la France, qui semble avoir pris de nouvelles forces avec le tems qui auroit dû l'affoiblir, combien d'esprits, Mr., se fermeront aux raisons qui assûrent aux François leurs droits, par cela seul qu'elles leur seront favorables? Il n'y a que des têtes de la meilleure trempe, qui puissent aller, à travers les préventions injustes de la haine, jusqu'à la vérité même; & ces têtes-là sont, vous le savez, extrêmement rares.

La Religion pour les uns, l'ambition pour les autres, semblent avoir été, dans tous les tems, le moment critique du bon sens & de la probité d'une infinité de personnes, qui n'ont eu autrefois, & n'auront encore aujourd'hui, d'autre raison pour condamner les François comme perturbateurs du repos public, & violateurs des Traités, sinon qu'ils pensent différemment qu'elles en fait de Religion, ou qu'ils travaillent constamment

me  
na  
les  
ma  
Re  
ent  
lim  
fois  
n'e  
vis

côte  
Mo  
d'en  
que  
feur  
faut  
Fran  
il fa  
pare  
digi  
cert  
les A  
extr  
font  
reste  
Dieu

ment à effectuer leur projet de la Monarchie universelle. Il est vrai que les François sont Catholiques-Romains : mais qu'a de commun leur Religion avec les Différends survenus entr'eux & les Anglois, au sujet des limites de l'Acadie ? Fussent-ils cent fois plus Papistes, le droit des Anglois n'en seroit pas pour cela mieux établi vis-à-vis d'eux.

Pour juger ici sainement de quel côté est le véritable droit, il faut, Monsieur, être capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement, que les Anglois sont d'injustes agresseurs, s'il est vrai qu'ils le soient ; il faut avoir la hardiesse de croire que les François peuvent valoir les Anglois ; il faut pouvoir digérer qu'on les compare les uns aux autres : grand & prodigieux effort de raison ! A en croire certaines personnes, qui n'aiment tant les Anglois que parcequ'elles haïssent extrêmement les François, les Anglois sont païtris d'un autre limon que le reste des Mortels : ce sont des demi-Dieux. Il est bien étonnant que l'a-

mour

mour propre n'ait pas sauvé l'indécence d'un raisonnement si ridicule à ces tas de personnes, qui en font le bruyant écho.

On a répété dans mille Ecrits divers, que la France, à l'ombre des jalousies qu'elle sema autrefois contre la Maison d'Autriche, étoit enfin parvenue à établir sa propre grandeur sur les débris de celle de sa rivale ; qu'après l'avoir arrêtée dans ses projets ambitieux, elle s'étoit mise elle même à sa place ; qu'à son exemple elle avoit formé & conduit le projet d'une Monarchie Universelle. Je n'examine point ce qu'il peut y avoir de vrai dans une accusation, à laquelle les craintes qu'inspiroit alors la trop grande puissance de Louis XIV. donneront peut-être naissance, plutôt que des raisons justes & légitimes. Mais les raisons qu'on fit alors valoir contre la France, comme tendant à donner la loi à toute l'Europe, ne pourroient-elles point avoir, dans le tems présent, une juste application à la conduite de l'Angleterre ? Ne pourroit-elle point, à l'ombre des jalousies qu'elle a semées à son

é l'indécen-  
licule à ce  
nt le bruy-

Ecrits di-  
ombre des  
ois contre  
enfin par-  
andeur sur  
ale ; qu'a-  
es projets  
elle même  
e elle avoit  
d'une Mo-  
n'examine  
e vrai dans  
es craintes  
ande puis-  
ont peut-  
les raisons  
es raisons  
la France,  
loi à tou-  
elles point  
une juste  
e l'Angle-  
point, à  
a semées à  
son

à son tour contre la France, aspirer el-  
le-même à cette domination universel-  
le, dont elle a tant de fois rejeté le  
projet ambitieux sur la rivale ? Forte  
de la haine qu'elle a fomentée chez  
ses Alliés contre la France, ne pour-  
roit-elle point endormir leurs intérêts  
politiques, épaissir de plus en plus le  
voile qui les aveugle, creuser sous  
leurs pas l'abîme, où la sourde am-  
bition, s'ils ne se réveillent bientôt,  
pourra les précipiter un jour ? A Dieu  
ne plaîse que s'accomplisse la prophé-  
tie d'un Ministre de la Reine Anne,  
qui avoit coutume de dire : *un tems*  
*viendra, où l'on n'osera tirer en Europe*  
*un coup de canon, sans la permission de*  
*l'Angleterre.* Les saillies d'une tyran-  
nie naissante ne se trouvent que trop  
dans la bouche des Anglois. Si l'é-  
tenduë de leur pouvoir ne les a pas  
rendus encore des tyrans, du moins  
ils en affectent déjà le langage.

Si les François n'avoient pour eux  
que leur bon droit, & que les Anglois  
ne violassent qu'à leur égard le droit  
sacré des gens, je doute, Mr., que  
leurs raisons, toutes solides qu'elles

me paroissent , produisissent l'effet qu'elles doivent naturellement produire , & qu'elles fussent capables de balancer les raisons toujours plus fortes , qu'oppose souvent à la justice l'intérêt politique. Mais l'injustice des Anglois se fait sentir à d'autres qu'aux François seuls. J'ai surpris dans mille occasions les plaintes , qui échappent à plusieurs Négocians Hollandois , à travers cette prédilection marquée qu'ils ont pour l'Angleterre. Vous même, Mr. , combien de fois n'avez-vous pas accusé d'injustice leurs loix , qui sont si rigides à l'égard du Commerce & de la Navigation qu'on fait chez eux , qu'ils semblent ne négocier avec les Hollandois leurs plus intimes alliés , que comme ils feroient avec des ennemis ! Je me flate que cette raison , tirée de l'intérêt national , vous ouvrira les yeux ainsi qu'à plusieurs de vos compatriotes , sur la force de celles dont les Commissaires François , dans leurs Mémoires , appuyent leur défense. Comme ces Mémoires , par l'édition que j'apprends qui s'en est faite

D  
à A  
Oët.  
maie  
dans  
qu'il  
étend  
sentir  
font  
qu'ell  
ceux  
Ma  
çois  
point  
toujo  
la Nat  
duë d  
à leur  
pu re  
que le  
gocia  
Natio  
comm  
d'autre  
de la v  
une pa  
glois f  
de ceu

à Amsterdam en trois vollumes in Oétavo, se trouveront. Entre les mains de tout le monde, vous verrez dans leur source même les raisons qu'ils contiennent. C'est dans toute leur étenduë qu'il faut les lire, pour en sentir toute la force. D'ailleurs elles sont si abondantes, si multipliées, qu'elles ne laissent rien à ajoûter à ceux qui voudroient le faire.

Mais ce que les Commissaires François n'ont point fait, ce qu'ils n'ont point dû faire, parce qu'il n'est pas toujours convenable de faire sentir à la Nation, avec qui l'on traite, l'étenduë de ses injustices, ce qui donnera à leurs raisons une force qu'elles n'ont pu recevoir de la circonspection, que leur imposoit leur qualité de Négociateurs chargés des affaires de leur Nation; je le ferai avec vous, moi, comme simple particulier, qui n'a ici d'autres intérêts à ménager que ceux de la vérité. Je vous retracerai, Mr., une partie des injustices, dont les Anglois sont coupables à l'égard même de ceux auxquels ils semblent ne s'é-

tre liés que pour mieux les perdre ; je démasquerai le mystère de leur politique ; j'en percerai les sombres profondeurs ; je suivrai la trace de leurs pas dans les routes obliques qu'ils se sont frayées ; je porterai la lumière sur les ombres dans lesquelles ils enveloppent ce système d'élevation qu'ils n'ont jamais perdu de vue , auquel ils rapportent tout , alliances , émotions populaires , guerres étrangères ; j'exposerai les principes du droit arbitraire des gens , qu'ils se sont faits , & en conséquence desquels ils dirigent toutes leurs démarches ; je frapperai principalement sur cette Souveraineté des Mers , qu'ils s'arrogent , au mépris de la Nature , qui a voulu qu'elles demeurassent toujours dans la communauté primitive des choses. Ce tableau , dont certains faits éclatans formeront les principaux traits , vous indigneron , Mr. , contre une Nation à qui la force tient lieu de toute justice dans ses procédés violens contre tous ceux qui travaillent à étendre les branches de leur commerce. Peut-êtte tempérer-il l'ardeur de ces hommes , qu'une

D  
imp  
raiso  
glet  
L  
guer  
PAn  
sur e  
rech  
il ne  
prud  
sons  
pour  
der  
Les M  
Angl  
du gr  
ajou  
des S  
chaqu  
princi  
La  
dre le  
bleffés  
le faire  
mes su  
droit ?  
être ré  
faïlles ,

impulsion machinale, plutôt que la raison, a attachés aux intérêts de l'Angleterre.

La France a-t-elle droit de faire la guerre, pour retenir les pays, que l'Angleterre prétend avoir été usurpés sur elle, contre la foi du Traité d'Utrecht ? Pour résoudre cette question, il ne faut qu'être initié dans la Jurisprudence, & qu'être instruit des raisons que fait valoir chaque Nation pour sa défense, pour les accommoder aux principes de cette science. Les Mémoires des Commissaires, tant Anglois que François, sont les pièces du grand procès qui intrigue si fort aujourd'hui l'Europe. Ce que l'épée des Souverains n'a pas encore décidé, chaque particulier peut le faire par les principes du Droit des gens.

La France, quoiqu'autorisée à prendre les armes pour venger ses droits blessés, peut elle en bonne politique le faire ? A-t-elle des forces maritimes suffisantes pour faire parler son droit ? Cette question là, Mr., ne doit être résolue que par la Cour de Versailles, seule capable de connoître ses

forces respectives , celles de ses ennemis , leurs ressources mutuelles dans les alliances qu'ils ont contractées. Il me conviendrait très-peu de peser dans une balance , que les Politiques seuls ont droit de toucher , les forces des deux Nations. La suite des événemens nous apprendra de quel côté s'est trouvée la meilleure politique , la sagesse des entreprises les mieux concertées , le meilleur emploi des forces , les ressources les plus abondantes & les mieux menagées , la plus grande capacité dans les opérations maritimes & militaires. Toutes ces choses sont encore cachées pour nous dans la nuit des tems. C'est aux événemens à les en tirer , & non aux conjectures frivoles de certains politiques , qui du sombre réduit , où les retient leur obscurité , gouvernent l'Univers où ils meurent de faim , & deviennent toujours ce qui n'arrive jamais.



D  
 Et  
 M  
 CE  
 visés  
 qui le  
 de la  
 entre  
 tres  
 & le  
 plus  
 ne la  
 partie  
 le, q  
 les N  
 maxim  
 suis ho  
 manit  
 tué co  
 litique  
 ne l'est  
 stoit p  
 autres

## LETTRE SECONDE.

*Et penitus toto divisos orbe Britannos. VIRG.*

MONSIEUR,

CE que le Poëte Latin a dit des anciens Bretons, qu'ils étoient divisés d'avec tout l'Univers par la mer qui les environne, est encore plus vrai de la division que la politique a mise entre les Bretons modernes & les autres Peuples. Plus on étudie le génie & le caractère de la Nation Angloise, plus il semble qu'on soit en droit de ne la point regarder comme faisant partie de cette République universelle, qui embrasse dans son sein toutes les Nations. Au lieu d'adopter cette maxime du vieillard de Terence, *je suis homme, & rien de ce qui touche l'humanité ne m'est étranger*, ils ont substitué celle-ci plus conforme à leur politique, *je suis Anglois; & tout ce qui ne l'est pas, est pour moi comme s'il n'existoit pas*. Cette indifférence pour les autres Nations a naturellement fortifié

LET.

B 4

leur

leur attachement pour la leur; & à force d'être de mauvais citoyens dans la République universelle, ils sont devenus d'excellens patriotes. Cette qualité sans-doute seroit bien louable, si elle n'endommageoit point par son excès l'affection que tout citoyen du Monde doit nourrir en soi pour les autres Nations, & quelle n'anéantit point la grandeur & l'énergie de ces sentimens nobles & généreux, qui dilatant le cœur y renferment tout le genre humain. Je voudrois que les Anglois se souvinssent qu'ils sont hommes, avant que de se souvenir qu'ils sont Anglois; je voudrois qu'ils fissent ceder à l'intérêt du Monde celui de leur Nation. Elle n'est, cette Nation, dans l'Univers, que ce qu'eux-mêmes en particulier sont dans son sein. Comme donc ils ne pourroient que haïr & détester tout particulier qui sacrifieroit à ses intérêts personnels ceux de toute sa Nation, ils doivent croire qu'ils exciteront contr'eux dans les autres Nations les mêmes sentimens de haïne & d'indignation, après que le tems aura fait tomber de leurs yeux le voile qui les aveugle  
aujourd-

aujourd'hui sur ces sentimens intéressés, qui concentrent l'Angleterre entière dans elle-même, & mettent entr'elle & le reste de l'Univers comme un mur de division.

La patrie est l'Idole, à laquelle les Anglois sacrifient tous les sentimens que la voix de la nature, s'ils pouvoient l'entendre, leur dicte envers leurs semblables. Leur amour pour elle les a desséchés jusques dans leur source. Moins cet amour leur en laisse pour ce qui n'est pas Anglois, plus il acquiert lui-même de forces, & leur fait faire de grandes choses pour la patrie.

C'est un beau spectacle de voir réunis tous les efforts d'une Nation, qui tendent à l'élever de plus en plus, & à lui donner sur toutes les autres une supériorité qui flate son ambition. Le spectacle si beau, si digne de l'homme, nous est donné par l'Angleterre. Oui, Monsieur, si l'on excepte peut-être les Romains, je ne crois pas qu'il y ait eu dans tout l'Univers aucune Nation, où l'émulation, l'amour de la patrie, aient fait pour elle tant & de si grandes choses. Tous les ressorts du Gouvernement y

sont sans cesse tendus. Tous les citoyens sont attentifs à maintenir contre les Puissances étrangères la fortune & la gloire de l'Etat. Tous les citoyens semblent occupés de la chose publique, chacun suivant sa capacité. Chaque jour enfant des Ouvrages sur toutes les matières publiques. Combien d'artisans mêmes se sont élevés à la qualité d'auteurs, à qui le zèle pour leur Nation a teuu lieu de génie, & leur a fait écrire, mal sans doute, mais de bonnes choses sur les metiers qu'ils exercent avec intelligence! Prenez, Mr, la peine de relire l'excellent Ouvrage qui a pour titre, *Avantages & desavantages de la Grande-Bretagne*, &c.; vous y trouverez une liste d'un grand nombre de citoyens, qu'enflamma l'amour de la patrie, & qui sacrifièrent leurs fortunes à l'encouragement de l'Agriculture, à la perfection des Manufactures, à la propagation du Commerce.

C'est une histoire bien intéressante pour l'humanité, que celle des actions particulières où l'amour du bien public s'est peint. Cette histoire, Monsieur, est celle de l'Angleterre, sur tout depuis

puis l'heureuse époque, ou dans des mers de sang elle noya l'idole du pouvoir despotique. Au récit de ces actions, que la Nation a consacrées tant de fois par ses éloges, qu'elle a récompensées par des statues & d'autres monumens publics, qui sont devenues l'entretien éternel de tous les particuliers, qui remplissent les livres, dans lesquels on apprend à lire à la jeunesse; il n'y a point d'Anglois qui n'entre dans un espèce de fureur, pour mériter à son tour par des actions semblables l'amour & l'estime de sa patrie; il n'y a point d'Anglois, qui ne verse des larmes, lorsqu'il ne peut former pour elle que des vœux impuissans.

Le renoncement à soi même, qui est toujours une chose très-pénible, la préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, qui n'est point distingué de l'amour des loix & de la patrie, sont, pour ainsi dire, le fond d'une ame Angloise. Les qualités, en même tems qu'elles ont porté si loin la grandeur & la puissance de l'Angleterre, leur ont mérité chez les autres Nations une considération d'autant plus grande, qu'il est plus rare d'y trouver des citoyens aussi

aussi parfaitement dévoués aux intérêts publics. On s'est insensiblement accoutumé à n'envisager les Anglois que par ce côté brillant ; & on n'a pas fait attention que ces vertus, aux quelles ils s'exercent, sont fatales à l'Univers. Ils ont fait au monde la même illusion que lui firent autrefois les anciens Romains ; ils ont surpris son amour, son admiration pour des vertus qui lui raviront peut être un jour sa liberté. Car enfin ce dévouement qu'ils jurent à leur patrie, & qui nous charme si fort en eux, n'est que la déclaration d'une haine mortelle contre toutes les autres Nations qu'ils voudroient asservir & rendre tributaires de leur commerce. Ils s'aiment trop eux mêmes pour aimer les autres. Leur amour de la patrie me paroît moins une vertu, qu'un outrage fait à l'humanité. Croyez moi, Mr., cet esprit qui porte les Anglois au bien général de leur Nation, nous en avoit d'abord imposé. En l'approfondissant jusques dans ses replis les plus cachés, on y trouve le germe de toutes sortes d'injustices.

Les

Les Anglois aiment à se comparer aux anciens Romains, autant qu'ils peuvent, & peut être n'ont-ils pas tort. Mais en le faisant, ils se condamnent eux mêmes. Savent-ils que ces Romains, le premier peuple conquérant, fut aussi le plus injuste de tous? L'Histoire des conquêtes de Rome, qu'est elle autre chose que l'Histoire de ses injustices envers les Rois & les Nations, qu'elle mit insensiblement sous le joug, sous couleur de les protéger & de les défendre? L'équité avec laquelle cette fière Maîtresse du Monde gouvernoit les peuples subjugués, n'effaçoit point l'injustice de ses conquêtes. La force qu'elle avoit, devoit être employée à conserver son bien, & non pas à usurper celui d'autrui. L'admiration que nous inspirent pour elles les conquêtes rapides, par lesquelles elle enchaîna sous ses loix tout l'univers, & qui depuis tant de siècles ont le droit d'en imposer à notre foible imagination, ne sauroit préscire contre la raison qui les condamne, & qui ne voit en elles que d'illustres injustices.

Les

On

On croit faire beaucoup, Mr., que de se dépouiller de cet intérêt personnel qui nous attache à nous mêmes. L'on ne s'imagine pas, qu'il puisse y avoir de l'excès dans l'amour de la patrie, cette passion d'une espèce héroïque: mais on se trompe: poussé trop loin, l'amour de la patrie trouble par son excès toute l'économie des inclinations sociales par rapport aux autres Nations, qui ont droit à notre tendresse. La religion même, cette autre passion peut-être encore plus héroïque, seroit trop énergique en celui qu'une contemplation immodérér des choses célestes, qu'une intempérance d'extase refroidiroit sur les offices de la vie civile & les devoirs de la société. La vertu cesse d'être vertu, lorsqu'elle n'est pas retenue dans de certaines bornes. C'est en prenant conseil de la raison, qui ne conseille jamais les extrêmes, qu'elle reçoit son véritable lustre, & qu'elle ne tombe point dans des excès dangereux. La raison veut qu'on rende à la patrie & à la république universelle des Nations, dont elle n'est qu'une petite partie, tout ce qu'on leur doit, sans rem-

remplir une de ces obligations, au préjudice d'une autre. Elle fait les concilier entr'elles par une subordination sage & mesurée.

Il y a, Mr., dans la politique, comme dans la religion, une certaine fougue de zèle, & je ne fais quel enthousiasme, qui nous exposent souvent à commettre de grandes injustices. Les Anglois se vantent d'avoir su s'en délivrer quant à la religion : mais il est bien déterminé qu'ils ne l'ont pas fait quand aux intérêts de la Nation. Ils se montrent aussi injustes dans les moyens qu'ils prennent pour élever leur Nation (permettez cette expression qui ne sera que trop justifiée dans la suite par des faits), qu'ils prétendent que les Catholiques le sont dans leur zèle pour étendre leur religion. Ils détruisent aussi volontiers par le fer tout ce qu'ils rencontrent dans leur chemin qui n'est pas Anglois, & qui s'oppose à leur commerce, que l'esprit d'intolérance & de fureur chez les Mahométans détruit par le fer tout ce qui n'est pas Musulman.

Je me suis étonné bien des fois, Mr., de voir que les Anglois, qui craindroient d'être injustes envers leur patrie, en ne sacrifiant point leurs intérêts publics, craignent si peu de l'être envers la patrie commune, dont ils réputent pour rien les intérêts. Comment est-il possible que des gens, qui ont des principes de vertu dans tout ce qui regarde leur Nation, les oublient si facilement, lorsqu'il s'agit des autres Nations?

Peut être s'imaginent-ils qu'une injustice, qui a pour objet l'intérêt général d'une Nation, cesse d'en être une, ou du moins qu'elle se perd ou même s'abolit dans le grand nombre de ceux qui s'en rendent coupables, à peu près comme une goutte de la teinture la plus noire s'éclipse & disparoît quand elle est mêlée & confondue dans une grande quantité d'eau. Mais ni l'intérêt du bien public ni le grand nombre de personnes ne peuvent légitimer ce qui est injuste en soi. D'un autre côté le crime, à force de se répandre, ne se perd ni diminue; il se multiplie plutôt qu'il ne se partage. Il en est du crime  
comme

comme de la matière qu'on peut diviser à l'infini, mais dont chaque portion a toute l'essence de la matière, & renferme autant de parties qu'en avoit le tout, avant qu'on le divisât. Le crime & la peine qui le suit, sont un fardeau aussi pesant sur la tête de chaque individu d'une foule coupable, qu'ils le seroient sur chaque particulier, qui n'auroit pas un seul complice.

Je vous ai entendu, Mr., déclamer une infinité de fois contre l'ambition de la France; & même je puis dire que ce préjugé, dont je n'ai pas le tems de détruire ici l'injustice, n'est pas une des moindres causes qui donnent tant d'activité à cette haine dont la plupart de vos compatriotes brûlent contre cette Monarchie. Ils se la représentent continuellement avec toutes ses forces prête à tomber sur la Hollande, soit pour l'envahir ou la submerger sous les flots, que son industrie a égarés dans l'enceinte profonde d'une multitude de canaux. Il me semble que les vûes pacifiques & dépouillées d'ambition, dont Louis

XV. a donné une preuve bien éclatante à toute l'Europe, en ne gardant rien pour lui de ce qu'avoient conquis ses armes, devroient bien enchaîner la haine des ennemis naturels de la France, s'il est vrai qu'elle ne soit fondée que sur son ambition. Cette modération inouïe, qu'on n'avoit pas attendue d'un Prince que la victoire avoit couronné tant de fois, & qui tant de fois comme l'Homere de Jupiter avoit envoyé la terreur parmi ses ennemis, devint un problème pour l'Europe, qui ne reconnut plus à ce trait la politique de la maison de Bourbon. Mais pour qui ce problème étoit-il inexplicable, si ce n'est pour ceux qui supposent à la France plus d'ambition qu'elle n'en a effectivement, qui prennent pour de l'ambition les desseins vigoureux, qu'elle exécute avec autant de force que de prudence, pour soutenir la gloire & la dignité de sa couronne ? ôtez pour un moment à la maison de Bourbon tous ces sentimens ambitieux, qu'on ne lui prodigue si volontiers que parce qu'elle est une puissance redou-

red  
 tou  
 qu'e  
 natu  
 il est  
 qu'e  
 tion  
 supp  
 bliée  
 re,  
 lui p  
 toute  
 mets  
 l'amb  
 je vo  
 vous,  
 vous  
 tion d  
 sûrs c  
 liberté  
 puissan  
 tous le  
 coups  
 peu à p  
 roit ell  
 teintes,  
 vos plac  
 les Fran

redoutable, & vous verrez alors que tout s'explique dans sa conduite, & qu'elle n'est point sortie de sa route naturelle. Quoique vous en disiez, Mr., il est plus naturel de se persuader qu'elle n'est pas dévorée d'une ambition aussi ardente qu'on le dit, que de supposer que son ambition se sera oubliée, endormie dans la dernière guerre, dont les circonstances favorables lui permettoient de se déployer dans toute son étendue. Mais je vous permets de penser ce qu'il vous plaira de l'ambition de la maison de Bourbon, je vous mets ici à votre aise : mais vous, & vos compatriotes, n'auriez-vous donc rien à craindre de l'ambition de l'Angleterre ? êtes-vous bien sûrs qu'elle n'en veuille point à vos libertés ? Cette diminution de votre puissance maritime, à laquelle elle porte tous les jours de nouveaux coups, & des coups toujours mortels, & qu'elle sappe peu à peu par ses fondemens, vous paroît elle donc y donner de moindres atteintes, que la prise de quelques-unes de vos places ? Vous n'en êtes pas là avec les François, qui vous ont rendu toutes

vos places , qu'ils n'avoient occupées que pour leur propre sûreté, & uniquement dans le dessein d'arrêter ou de prévenir les dangereux effets de la protection , que la republique accordoit aux troupes de la Reine de Hongrie & du Roi d'Angleterre. Le Commerce n'est-il pas l'ame de votre république ; & travailler sans cesse à le diminuer, comme vous convenez que le fait l'Angleterre, n'est-ce pas en vouloir directement à sa liberté, & lui témoigner la plus mauvaise volonté qu'on puisse avoir contre elle ? Votre Commerce une fois détruit, quel autre parti vous restera que de rompre vos digues, & de vous ensevelir sous les flots, qui autrefois vous rendoient si puissans ?

C'est une chose bien funeste que l'ambition des Monarques, mais pourtant beaucoup moins que celle d'un peuple qui est lui-même son souverain. Comme le peuple ne meurt point, il n'y a pas un moment de perdu pour l'ambition. Il suit constamment son projet, il n'est arrêté par aucuns obstacles, pour en triompher il s'arme de constance & de valeur, vertus convenables à sa situation ;

&

& c  
l'am  
patr  
par  
vern  
duit  
tenu  
pério  
tres p  
dent.  
morte  
vent  
fauts  
Un  
les affa  
ports  
pera à  
jusque  
gnés,  
les obs  
chemin  
ployer  
est néc  
quera,  
caractè  
ge exi  
par un  
employ

& ces vertus se confondent chez lui avec l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher par les hommes. Mais dans le gouvernement d'un seul l'ambition ne produit point des effets si constans, si soutenus. Les Princes ont dans leur vie des périodes d'ambition; après quoi d'autres passions & l'oisiveté même succèdent. D'ailleurs un Prince n'est pas immortel; & celui, qui lui succede, a souvent d'autres idées des vertus, ou des défauts mêmes qui contrarient l'ambition.

Un Prince, p. ex., sera un aigle pour les affaires, sa vue perçante saisira les rapports les plus compliqués, rien n'échappera à son étendue, il verra les causes jusques dans leurs effets les plus éloignés, tout aura été prévu de sa part, & les obstacles qu'il rencontrera dans son chemin comme les ressources qu'il emploiera pour les lever. Rien de ce qui est nécessaire pour réussir ne lui manquera, si ce n'est de prévoir que son caractère léger, inappliqué & volage exige de lui qu'il fasse exécuter par un autre ce qu'il a projeté. S'il employoit à s'étudier lui-même

cet esprit si ardent à concevoir, digérer & ordonner un grand dessein, il s'apercevrait que son ambition n'est point assez forte pour triompher de son indolence naturelle, que son esprit n'est point assez patient pour s'accommoder des lenteurs nécessaires pour meurir un dessein, qu'il est trop ami de ses plaisirs, pour les sacrifier aux dégoûts qui naissent des épines dont les affaires sont ordinairement hérissées. La force est dans son esprit, & la foiblesse dans son cœur.

Cet autre est né avec le courage le plus mâle & le plus ferme, son audace croît par les obstacles qui se multiplient, sa constance s'affermir par tout ce qui seroit capable de détruire celle des autres : mais parce qu'il manque de l'esprit qui imagine les ressources & fournit les moyens, son ardeur se consume en efforts impuissans. S'il pensoit aussi fortement qu'il sent vivement, il se rendroit maître des événemens.

L'ambition n'a point à craindre ces défauts de la part d'un peuple sur qui elle domine. Ame de tout un peuple, d'un

d'un  
plus  
elle t  
elle p  
grand  
jets,  
ne lu  
comm  
& qu  
animé  
ressor  
bitieu  
celles

Vo

Romé  
sa libe  
ici un  
Autan  
me pa  
sentir  
dange

Ron

La fru  
furent  
Son op  
mœurs  
peuple  
murail

d'un peuple roi, elle a constamment plus d'activité, de nerf, de vigueur, elle tend plus directement à son but, elle pense plus fortement & plus en grand, elle exécute toujous ses projets, parce que le tems de les exécuter ne lui manque jamais. Mais aussi, comme l'ambition est toujours injuste, & qu'elle l'est d'autant plus, qu'elle est animée par un plus grand nombre de ressorts, les injustices d'un peuple ambitieux sont toujours plus grandes que celles d'un Prince ambitieux.

Voyez, Mr., ce que l'ambition de Rome couta à l'Univers. Il la paya de sa liberté. Que les Anglois souffrent ici un parellèle d'eux avec les Romains. Autant est-il glorieux pour eux, autant me paroît-il juste, & propre à faire sentir combien ils sont eux mêmes dangereux.

Rome eût sans doute des vertus. La frugalité, l'épargne & la pauvreté furent longtems en honneur chez elle. Son opulence étoit bien plus dans ses mœurs que dans ses richesses. Le peuple qu'elle nourrissoit dans ses murailles, fut de tous les peuples du

monde le plus fier & le plus hardi ;  
& son sénat le plus réglé dans ses  
conseils, le plus constant dans ses  
maximes, le plus avisé, & le plus  
ferme dans ses disgraces. Jamais on  
n'a vu d'exemple d'une politique plus  
prévoyante, plus ferme & plus suivie ;  
jamais il n'y eut d'assemblée où les  
affaires fussent traitées plus meure-  
ment, avec plus de secret, avec une  
plus longue prévoyance, dans un  
plus grand concours, & avec un  
plus grand zèle pour le bien public.  
L'amour de la liberté & de la patrie  
étoit, pour ainsi dire, le fond d'une  
ame Romaine. Des Romains il fit  
plus que des hommes. Il alluma  
dans leurs cœurs ces sentimens de  
gloire qui les animoient dans toutes  
leurs démarches. Mais de même  
que l'excès de leur amour pour la  
liberté, devint fatal à cette même  
liberté en la détruisant, ainsi l'ex-  
cès de leur amour pour la gloire de-  
vint fatal aux Nations, qu'ils subju-  
guèrent les unes après les autres.  
Équitables au commencement de leur  
republique, il sembloit qu'ils vou-  
loient

loient eux-mêmes modérer leur humeur guerrière, en la resserrant dans des bornes que l'équité prescrivoit. Mais ces belles maximes ne tinrent pas longtems contre l'ambition, dont le germe étoit dans leur cœur. Toutes ces actions de grande équité & même de grande clemence, qu'ils exercoient envers leurs plus grands ennemis, & que leurs Auteurs ont peintes des couleurs les plus belles, n'étoient que de grandes injustices, couverts du voile de la modération, & qui étoient d'autant plus dangereuses, qu'elles leur servoient de moyen pour arriver plus sûrement à leur but. La douceur de vaincre & de dominer avoit corrompu dans les Romains ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. A tant de vertus qu'ils avoient acquises, & qui naissoient de la constitution de leur état ( car par sa constitution l'Etat Romain étoit du tempérament qui devoit être le plus fécond en héros ); il ne manquoit que la seule vertu de moderation, qui les auroit

annoblies, & qui en les faisant conspirer à leur gloire, les auroit encore rendues utiles au bonheur du monde. Mais parce que cette vertu leur manque, l'univers n'eut, s'il est permis de parler ainsi, qu'à accuser le ciel d'avoir donné aux Romains des vertus, qui lui devenoient si fatales, & qui étoient pour eux des instrumens pour commettre plus impunement de grandes injustices.

Suivez Rome, Monsieur, dans tout le cours de ses conquêtes, vous trouverez par tout l'injustice attachée à ses pas. Quand on examine la conduite, que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples, si l'on ne peut refuser des louanges au génie de Rome, qui triompha du courage dans les Gaules, du courage & de l'art dans les Grecs, & de tout cela soutenu de la conduite la plus raffinée en triomphant d'Annibal, on ne peut aussi trop détester les injustices criantes, qui ternirent la gloire de toutes ces belles conquêtes, dont le souvenir flate encore notre penchant à admirer tout ce qui est éclatant. Enorgueillie de ses vi-

Étoi-

étoires & de cette longue suite de succès constans, qui lui soumettoient tous les ans des peuples nouveaux, Rome ne connut plus d'autre droit que celui que sa force lui donnoit sur ceux que les armées consternoient. Elle se croyoit faite pour commander à tout l'univers; & pour remplir sa glorieuse destinée, il n'y avoit rien qu'elle ne se crût permis. Elle avoit porté les choses au point, que les peuples & les rois étoient ses sujets, sans savoir précisément par quel titre. Elle avoit établi que c'étoit assez d'avoir oûi parler d'elle, pour devoir lui être soumis. Sans autre droit que celui qu'elle s'étoit fait, elle dispoit à son gré du domaine des peuples, leur arrachoit des mains les conquêtes qui souvent les avoient épuisés, leur imposoit des conditions toujours humiliantes ou impossibles, afin d'avoir un prétexte de les avilir ou de les écraser. Pour à tour employant la violence ou la mauvaise foi, elle manifestoit ou coloroit ses injustices. Ici la force des armes lui tenoit lieu de toute raison; là elle

abu-

abusoit de la subtilité des termes de sa langue, pour donner aux traités des interpretations arbitraires, au moyen desquelles elle se jouoit de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. L'usage reproche qui ne pouvoit passer pour une injure faite aux Romains, qu'ils avoient une mauvaise foi plus que Punique. Voulez vous avoir les Romains peints d'un seul trait? *Maîtres de l'univers ils s'en attribuèrent tous les trésors: ravisseurs moins injustes en qualité de Conquerans, qu'en qualité de Législateurs.*

Portez maintenant, Mr., vos regards sur l'Angleterre, & dans les injustices de Rome vous reconnoîtrez les siennes. Les Romains étoient ambitieux par orgueil, les Anglois semblent l'être par avarice. Les premiers vouloient commander, les autres veulent acquérir. Si l'Angleterre envoie au loin des colonies, c'est plus pour étendre son commerce que sa domination. Ce que la gloire produisit autrefois chez les Romains, le commerce le fait aujourd'hui chez les Anglois, c'est-

D  
c'est  
cho  
Est  
natu  
justi  
dans  
qui  
L  
flori  
enco  
égar  
de l'  
occu  
disco  
à se  
fome  
voir  
méri  
Holl  
que l'  
fité c  
de la  
de p  
du le  
Relig  
sein,  
autre

c'est-à-dire , de grandes choses, des choses illustres, mais souvent injustes. Est ce donc une fatalité attachée à la nature humaine, qu'il faille que l'injustice ait toujours la plus grande part dans ces actions nobles & éclatantes qui l'honorent ?

Le Commerce de la France, tout florissant qu'il est aujourd'hui, n'est encore que dans son enfance, si l'on a égard aux progrès qu'il peut recevoir de l'industrie des François. La France occupée à éteindre le flambeau de la discorde entre ses propres enfans, ou à se venger des ennemis qui l'avoient fomentée, a été long tems sans pouvoir lui donner toute l'attention qu'il mérite. Cependant les Anglois & les Hollandois ont mis à profit tout le tems, que lui a dérobé la malheureuse nécessité de reprimer les efforts ambitieux de la maison d'Autriche, pour étendre de plus en plus les diverses branches du leur. Ajoutez à cela les guerres de Religion, qui la déchiroient dans son sein, & qui la rendoient sourde à tout autre sentiment qu'à celui de sa douleur.

Le

Le Cardinal de Richelieu, du sein des intrigues d'une Cour orageuse qu'il travailloit à débrouiller, jette sur le Commerce des regards qui lui donnèrent quelque vigueur & quelque activité. En 1629, dit l'Auteur des *Elémens du Commerce*, il se forma par ses soins une Compagnie pour l'établissement de St. Christophe & des autres Antilles, depuis le 10<sup>me</sup> jusqu'au 30<sup>me</sup>. degré. En 1628, une autre Compagnie fut chargée de l'établissement de la Nouvelle France, depuis les confins de la Floride jusqu'au Pole Arctique. Mais ce puissant genie, distrait par les intrigues des Courtisans, & tout occupé du projet d'affoiblir l'injuste puissance de ces Barons, de ces Comtes, sous-tyrans, qui dispuoient souvent avec des Rois mal affermis les dépouilles des peuples, n'eut jamais le loisir de suivre les vastes projets, qu'il avoit embrassés pour le bien de la Monarchie. C'est cependant à ces foibles commencemens que la France doit le salut de son commerce, puisqu'ils lui assurèrent ce qui lui reste de possessions dans l'Amérique, excepté la Louisiane,

fia  
fin  
bie  
fa  
ma  
qu  
les  
do  
sép  
qu  
pro  
Ain  
chi  
mê  
7  
Fra  
ciel  
face  
Ma  
Le  
les  
Col  
men  
blen  
prin  
nus  
teur  
lopp

siane, qui ne fut découverte qu'à la fin de ce Siècle. La France avoit bien des colonies qui reconnoissoient sa domination, mais c'étoit d'une manière bien stérile pour elle, puisque leurs productions passoient entre les mains des Anglois & des Hollandois. L'intérêt du commerce se sépare bientôt des intérêts politiques, s'il ne reçoit de ceux-ci une protection constanre & efficace. Ainsi quelques particuliers s'enrichissoient en France, tandis qu'elle même ne retiroit rien de ses colonies.

Tel étoit l'état du commerce en France, lorsque Louis XIV., que le ciel avoit naître pour lui donner une face nouvelle, tendit aux Arts & aux Manufactures une main bienfaisante. Le génie de la France, pour seconder les opérations du Monarque, suscita Colbert, qui se tourna principalement vers le commerce, qui étoit foiblement cultivé, & dont les grands principes n'étoient pas encore connus. Voici de quelle manière l'auteur des *Elémens du commerce* développe la grande révolution, que l'ha-  
bile

bile Ministre introduisit dans le Com-  
 merce. „ Les Manufactures , dit il ,  
 „ la Navigation , les arts de toute espé-  
 „ ce, furent en peu d'années portés à  
 „ une perfection qui étonna l'Europe  
 „ & l'Asie. Les Colonies furent  
 „ peuplées, le Commerce en fut ex-  
 „ clusif à leurs maîtres : les marchands  
 „ de l'Angleterre & de la Hollande ,  
 „ virent par-tout ceux de la France  
 „ en concurrence avec eux. Mais  
 „ plus anciens que nous ils y conser-  
 „ vèrent la supériorité : plus expéri-  
 „ mentés ils prévirent que le Commer-  
 „ ce deviendroit la base des intérêts  
 „ politiques & de l'équilibre des puis-  
 „ sances ; ils en firent une science &  
 „ leur objet capital , dans le tems que  
 „ nous ne songions encore qu'à imiter  
 „ leurs opérations sans en dévoiler le  
 „ principe. L'activité de notre esprit  
 „ équivalut à des maximes , lorsque  
 „ la révocation de l'édit de Nantes la  
 „ diminua par la perte d'un grand nom-  
 „ bre de sujets , & par le partage qui  
 „ s'en fit dans tous les pays où l'on vou-  
 „ loit s'entêler. Jamais plus grand  
 „ sacrifice ne fut offert à la religion „

Sous

Sou  
 sa ma  
 peu c  
 mens  
 qui av  
 grand  
 a emb  
 sent,  
 la for  
 progr  
 immer  
 cité la  
 L'Ang  
 que sa  
 ment j  
 la prof  
 de la si  
 la Fran  
 blé sou  
 veaux  
 & en f  
 verfest  
 en juge  
 pluseu  
 chands.  
 Vous  
 nière g  
 de perd

Sous Louis XV. la France a repris sa majesté première, qu'avoient un peu obscurcie les malheureux évènements qui signalèrent la fin d'un règne, qui avoit porté si haut sa gloire & sa grandeur. A l'ombre de la paix qui a embelli les prémices du règne présent, le Commerce, qui est le nerf & la force d'un état, a étonné par des progrès encore plus rapides & plus immenses ceux dont il avoit déjà excitée la jalousie sous le règne précédent. L'Angleterre, Nation commerçante, que sa constitution rend souverainement jalouse, & qui s'afflige plus de la prospérité des autres qu'elle ne jouit de la sienne, a redoublé sa haine pour la France, à mesure que celle-ci a redoublé son activité pour ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce, & en faire fleurir & prospérer les diverses branches. Vous pourrez, Mr., en juger par ce trait, que je tiens de plusieurs capitaines de vaisseaux marchands.

Vous n'ignorez pas que, dans la dernière guerre, nous eumes le malheur de perdre plusieurs vaisseaux. Notre

D

Ma-

Marine, que le tems n'avoit point encore retirée de cet état d'anéantissement, où l'avoit réduite une longue suite de malheurs, se trouva trop foible pour résister aux forces maritimes d'Angleterre. Tandis que nous étions les maîtres sur terre, les Anglois étoient les souverains de la mer. *Divisum Imperium Anglus cum Cælo habebat.* Parmi les vaisseaux qui nous furent pris, il s'en trouva un grand nombre, qui richement chargés, apportoient dans nos ports les trésors des divers endroits du monde. Une si riche proye auroit dû sans doute adoucir l'humeur féroce des Anglois envers les François. Mais, ce qui caractérise bien le génie Anglois, le chagrin qu'ils ressentoient d'une prospérité, dûe à l'industrie des François & plus encore l'heureuse situation où se trouvoit alors le commerce de la France, étouffoit dans ces ames avares la joye, qu'auroient dû naturellement y porter les dépouilles de l'ennemi. Ils ne pouvoient croire, disoient ils aux capitaines François, qu'une telle tristesse de la part de leurs ennemis devoit éton-

éton  
loin  
que  
ce q  
ent c  
merc  
hair,  
euffic  
ils n'  
arrivé  
Co  
ment  
échau  
menta  
lui fai  
ses vé  
Comm  
la circ  
Utrech  
d'Angl  
lier, n'  
la Fran  
prouvé  
du *The*  
onéreux  
gleterre  
circonf  
pertes c

étonner, que la France eût poussé si loin son commerce. Jugeant de ce que feroient un jour les François par ce qu'ils avoient déjà fait, ils en tiroient de funestes présages pour le commerce d'Angleterre; & pour nous haïr, avec autant de fureur que si nous eussions déjà ruiné leur commerce, ils n'attendirent pas que la chose fût arrivée.

Comme par la nature du gouvernement, la Nation Angloise est toujours échauffée & dans une espèce de fermentation continuelle, il est facile de lui faire faire bien des choses contre ses véritables intérêts. Le traité de Commerce, par lequel, profitant de la circonstance de la paix conclue à Utrecht le 11 Mars 1713, le Ministre d'Angleterre auroit été charmé de nous lier, n'eut pas heureusement lieu pour la France, à qui, comme l'a très-bien prouvé dans ses Notes le traducteur du *The British merchant*, il eut été plus onéreux qu'utile. La haine de l'Angleterre servit bien sa rivale dans une circonstance, où foible encore des pertes qu'elle avoit essuyées, elle

n'étoit pas en état de réclamer ces droits de l'équité naturelle, qui exigeoient, pour l'égalité du traité, qu'on baiffât en Angleterre les droits d'entrée sur nos marchandises, dans une proportion qui laiffât des facilités égales à leur vente; qu'on établît une navigation réciproque, en aboliffant respectivement à nous la Douane étrangère. Mille feuilles volantes parurent coup sur coup pour prouver que le commerce de la France ne pouvoit être que ruineux pour l'Angleterre; & comme on y déclamoit beaucoup contre la France, la Nation les lut avec une avidité qui égaloit sa haine contre nous.

Les Anglois qui ne perdent jamais de vûe les avantages de leur Nation, & qui les concentrent tous dans l'augmentation de leur commerce, exigèrent, pour prix des secours fournis aux alliés dans la succession de la guerre d'Espagne, que la France leur cedât la plus grande partie de ses possessions dans l'Amerique Septentrionale. Leurs demandes furent mesurées sur l'état de foiblesse momentanée où se trouvoit

voit  
car  
tion  
rob  
Apr  
tère  
de p  
com  
d'un  
*Ecoff*  
*form*  
par  
rent  
Les p  
gés d  
qu'il  
ges,  
vérita  
arrivé  
menta  
de dif  
& don  
en abb  
Hé  
férable  
particu  
intérêt  
partag

voit alors la France ; je dis *momentanée*, car la France, forte par sa constitution, est comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même. Après bien des contestations, où l'intérêt du commerce mit tant de chaleur de part & d'autre, la France se vit comme forcée à céder à l'Angleterre d'une manière irrévocable la *Nouvelle Ecosse*, ou l'*Acadie* en son entier, conformément à ses anciennes limites. Ces paroles du traité claires & précises portent d'abord la lumière dans les esprits. Les plénipotentiaires, qui furent chargés de le dresser, ne prévoyoit pas qu'il fût possible d'y répandre des nuages, qui en obscurcissent un jour le véritable sens. Cependant cela est arrivé ; & aujourd'hui les divers Commentaires en ont fait comme une hydre de disputes qui renaissent sans cesse, & dont il faudra peut-être du fer pour en abattre les têtes.

Hé quoi ! me direz-vous, ces misérables subtilités, dans lesquelles les particuliers enveloppent leurs petits intérêts, seroient-elles donc aussi le partage des Nations ? Oui, Mr. ; &

tout deshonorant que cela est pour l'humanité, nous sommes obligés de le croire. L'histoire de tous les tems ne nous offre presque qu'une lésion énorme des droits les plus sacrés, couverte de l'ombre des interprétations subtiles ou forcées qu'on donne aux traités, toujours clairs pour ceux qui respectent le droit des Gens. Les Romains n'employèrent pas toujours l'épée pour couper le nœud des traités. Ils le délièrent quelquefois par des subtilités bien indignes d'une Nation si grave & si sensée. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, & non pas la ville. Lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie & alliée. On sait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, & des sépultures mêmes.

Les

Les Anglois qui se piquent, Mr, d'imiter les Romains, & qui veulent qu'on respecte la republique Angloise, autant qu'on a respecté autrefois la republique Romaine; ne pourroient-ils point aussi les imiter dans la maniere d'éluder les traités par des subtilités & des interprétations arbitraires? Aussi jaloux d'étendre leur commerce, que les Romains le furent autrefois d'étendre leur domination, pensez-vous qu'ils doivent être plus scrupuleux & plus religieux observateurs des traités? Les Romains, Nation fiere & Conquérante, dédaignerent de s'enrichir autrement que par les tributs qu'ils imposoient aux Nations vaincues; ils se contentoient de favoriser le commerce des peuples qui le faisoient sous leur protection. Les Anglois, peuple commerçant, aspirent au contraire à s'enrichir, en rendant tributaires de leur commerce les Nations qu'ils ne sauroient vaincre. Mais cette maniere d'aller à la Monarchie Universelle, quoique moins rapide & moins brillante, est peut-être plus sûre & plus durable, que celle qui y conduit par

la voie des armes. Le vrai Monarque du monde n'est-ce pas celui qui en fait tout le commerce ?

Les Anglois couvrent aujourd'hui les Mers de leurs vaisseaux ; & leurs vaisseaux respectés en tous lieux les mettent en état de violer hardiment les traités ; témoin le de vaisseaux grand nombre, qu'ils viennent de prendre, quoique dans le sein de la paix, sur les François. L'Europe le voit, & n'en est pas allarmée. L'éloignement du danger la rassure, & les yeux indifférens ne voient dans cet acte d'hostilité qu'une injure faite à la France. Mais si la France n'arrête ce torrent dans sa course, il ira tout inonder. Allarmée de la puissance du seul peuple marchand qui fût alors dans la Chrétienté, l'Europe presque entière s'engagea en 1508. dans la fameuse ligue de Cambrai contre la république de Venise, uniquement parce qu'elle étoit riche & fière ? La république Angloise seroit-elle donc aujourd'hui & moins riche & moins fière ? Je fais que dans la France elle trouvera une puissance, je ne dis pas aussi fatale  
pour

pour elle, que Rome le fut autrefois pour Carthage (la balance de l'Europe s'y opposeroit, si la France portoit jusques là ses forces & son ambition), mais du moins assez respectable pour protéger son commerce & celui de l'Europe, & pour s'empêcher de recevoir d'elle la loi sur l'Océan & la Méditerranée.

Je ne pense pas qu'il y ait de Nation qui ait écrit davantage & avec plus de force contre la tyrannie que les Anglois. Elle étouffe, disent-ils, les grands hommes; ceux qui se laissent dominer par elle, ont l'esprit aussi borné qu'ils ont le cœur bas, ils n'ont ni vertu, ni grandeur d'ame; ils sont faits pour servir de lustre aux hommes vertueux. Que les Anglois ayent assez bonne opinion des autres peuples, pour se croire obligés de respecter en eux la liberté de leur commerce aussi bien que la liberté de leurs personnes. Il seroit, en effet, trop dur aux autres Nations d'être forcées à ployer leurs têtes sous le joug Anglois. Rien n'est si fier ni même si insolent qu'un peuple roi. C'est ce qu'éprouvèrent autrefois les

D 5

peu-

peuples qui eurent le malheur de tomber dans la dépendance de Sparte & de Rome. Les Elotes, esclaves des Lacedemoniens, étoient extrêmement esclaves. Il en étoit de même des Nations assujetties à l'empire Romain. „ Toute l'Asie m'attend comme son „ libérateur, disoit Mithridate; tant „ ont excité de haine contre les Ro- „ mains les rapines des proconsuls, les „ exécutions d'affaires, & les calom- „ nies des jugemens“. La liberté étoit dans le centre, & la tyrannie aux extrémités.

Pour prouver ma thèse de l'infraction du traité d'Utrecht commise par l'Angleterre, à l'ombre des subtilités & des interpretations arbitraires, je me contente de vous renvoyer aux Mémoires des deux Nations. Vous trouverez, je pense, que les raisons des Anglois sont un peu comme celles du Lion de la fable, qui disoit aux autres animaux qu'il avoit raison, parce qu'il étoit le plus fort. Tout le crime des François vis-à-vis des Anglois, dans la conjoncture présente, consiste en ce que l'augmentation du  
com-

commerce de ceux-ci entraînera nécessairement la diminution du commerce de ceux-là. Mais comme ce crime est celui des Anglois vis-à-vis des François, & même de tous les peuples de l'Europe, puisque le commerce refluerait sur eux tous, s'il étoit moins étendu dans les mains des Anglois, ces Insulaires ne peuvent se plaindre sans exciter contre eux les murmures de toute l'Europe. Bien des gens disent, & peut-être avec quelque fondement, que toutes ces disputes, qui sont prêtes à troubler la paix de l'Europe & à la replonger dans les horreurs d'une guerre longue & cruelle, ne naissent point de l'incertitude du véritable droit des François sur les pays où leur prévoyance a bâti des forts, mais d'un dessein bien formé de la part des Anglois d'étouffer dans son berceau la Marine François. Ce n'est que d'un œil timide & jaloux qu'ils en contemplent les accroissemens. Si elle n'est pas encore assez formidable pour se faire craindre des Anglois, du moins est-elle assez forte, sous les auspices de la valeur & de la prudence, pour se dé-

fen-

fendre de leurs injustes attaques, jusqu'au tems, où portée à son point de force & de grandeur elle pourra à son tour faire trembler ces fiers Souverains de la mer. Mais depuis quand ne sera-t-il point permis à une Nation d'augmenter sa puissance maritime, pour faire respecter son pavillon dans toutes les mers, & protéger son commerce? Ce qui est un droit pour les Anglois, en seroit-il l'abus chez les François? Les Anglois sont sans doute bien louables de tourner tous leurs efforts du côté du Commerce & de la Marine; & je ne conçois pas pourquoi les François, en imitant les Anglois, ne mériteroient pas les mêmes éloges. Il sera toujours permis à une Nation d'étendre, le plus qu'il lui sera possible, son pouvoir, pourvu qu'elle respecte le droit des autres Peuples; & c'est violer le sien, que de lui chercher dans l'avenir des crimes imaginaires, pour avoir un prétexte plausible de limiter sa puissance par les voyes les plus injustes. Sous le nom imposant d'un système d'équilibre, combien d'injustices n'a-t-on pas commises! combien de passions n'ont

n'o  
ser  
.  
rou  
Co  
ver  
ter  
leu  
de  
arr  
où  
ren  
l'éc  
enc  
vos  
l'An  
sur  
tion  
Rép

n'ont pas été satisfaites ! l'histoire en seroit trop longue.

J'ignore , Mr. , l'effet que produiront sur votre esprit les raisons des Commissaires François. Si votre prévention est telle en faveur de l'Angleterre , qu'elle vous ferme les yeux à leurs raisons , j'imiterai ces chevaliers de l'armée de Godefroi , qui , pour arracher Renaud des bras de l'amour où sa vertu languissoit , lui présentèrent un bouclier de diamant , dont l'éclat frappa ses yeux & dissipa les enchantemens d'Armide. J'arrêterai vos yeux , non sur les injustices de l'Angleterre envers la France , mais sur ses injustices envers les autres Nations , & principalement envers votre République.



DES DES DES DES DE DES DES DES DES DES O DES DES DES DES DES DES DES DES DES DES

## LETTRE TROISIEME.

*Vires acquirit eundo. VIRG.*

MONSIEUR,

DANS le parrallèle que je vous ai tracé dans ma seconde lettre des Anglois avec les Romains, j'ai voulu vous faire comprendre, que l'ambition d'étendre leur Commerce faisoit commettre aux premiers autant d'injustices contre les autres Nations, que l'ambition d'étendre leur domination en avoit fait commettre aux seconds contre tout l'Univers: De-même que l'ambition de ceux-ci ne fut assouvie, qu'après que leur fureur eût envoyé la guerre aux deux bords du Monde; ainsi l'ambition de ceux-là ne le fera, qu'après que leur Commerce aura absorbé celui de toute l'Europe. La seule conduite qu'ils tiennent aujourd'hui avec les François, est plus que suffisante pour donner à ma thèse toute la certitude dont elle est susceptible. Un petit nombre de particuliers, que la hauteur de leurs pensées

ffes élève au-dessus de ces misérables préjugés de Nation, ne verront dans tous les raisonnemens des Anglois qu'un vain prétexte de rompre avec les François, & de les forcer à recourir à la violence des armes pour maintenir leurs droits blessés.

Comme on n'est point encore parvenu à ce point de corruption, que de fouler impunément aux pieds le Droit des gens, on le respecte du moins assez en apparence, pour se croire obligé de colorer par ses principes les injustices que conseille la politique ambitieuse. Mais il en est du Droit des gens, comme des Loix Grecques, dont les Grecs de Toscane faisoient mention tous les ans dans leurs assemblées, afin de se rappeler leur origine Grecque. C'étoit bien moins pour les suivre & s'y conformer qu'ils en parloient, que pour oublier, s'il étoit possible, qu'ils étoient devenus barbares. De même les Nations, que les loix qui les ont civilisées, n'ont pu empêcher de devenir barbares les unes envers les autres, couvrent toujours du voile specieux du droit leurs injustices

stices les plus criantes , afin de se cacher , autant qu'il est en leur pouvoir , le principe de barbarie qui les leur fait commettre.

Mais si d'après la conduite qu'elles tiennent les unes envers les autres , nous voulions nous former une juste idée du *Droit des gens* , nous serions forcés à n'en reconnoître d'autre que celui qui naît de la force qu'une Nation a sur une autre Nation. Sur quelque endroit de l'Histoire que nous arrêtions nos regards , nous ne rencontrons par-tout que la force , qui fait plier sous elle la justice. Est-ce donc que les Nations pourroient se soustraire à l'empire de la loi ? Leur force peut-elle balancer la force de Dieu même ? Dans cet éloignement de la Divinité , qui confond les Peuples avec les Hommes , que sont-ils plus que nous ? Vains jouets du trépas , atôme subtil & délié , que Dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances , tels sont , Mr. , ces Peuples fiers & enorgueillis de leur puissance , dont la fureur , sans autre droit que leur

leur  
du  
I  
doc  
à la  
Pre  
qui  
de se  
rugi  
lors  
C  
tous  
de g  
n'est  
non  
des h  
mes  
l'état  
dans  
sers  
préto  
fougu  
conno  
pliqué  
viation  
entrer  
pensan  
tromp

leur propre force, embrase la Terre du feu des guerres qu'elle y allume.

Il est peu de Nations, Mr., qui lions dociles soumettent leur tête horrible à la main de la justice qui les conduit. Presque toutes sont des bêtes féroces qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur leurs rivales, ou des lions rugissans qui ne sentent leur liberté que lorsqu'ils déchirent & qu'ils dévorent.

Ce qu'a dit le fameux Hobbes, que tous les hommes naissent dans un état de guerre les uns contre les autres, n'est vrai que de société à société, & non d'homme à homme. Il prenoit des hommes sauvages pour des hommes civils. Il supposoit que dans l'état de nature ils étoient ce qu'ils sont dans les sociétés civiles. Tout grossiers & ignorans qu'ils étoient, il leur prêtoit des passions aussi actives, aussi fougueuses, que s'ils eussent eu des connoissances. Des idées aussi compliquées que celles de *gloire*, de *conservation*, de *domination*, il les faisoit entrer dans des têtes presque aussi peu pensantes que les animaux. Il se trompoit sans-doute. L'homme sau-

E

vage

vage n'étoit ni vertueux ni vicieux, ni bon ni mauvais. Plus voisin de la bête que de l'homme, il avoit une ame sans en jouir. Il ne différoit d'elle que par un petit nombre d'idées que son ame avoit beaucoup de peine à produire. En un mot, dans tout ce qu'il faisoit, il étoit uniquement déterminé par ses sensations, par le sentiment de son existence actuelle & de ses besoins présens. Ses connoissances, & avec elles ses passions, ne devoient se développer que dans le sein de la société.

On conçoit que dans cet état, où ses besoins se multiplioient à mesure qu'il acquéroit des connoissances, ses passions dûrent s'irriter. Pour les contenir dans des bornes légitimes, & les empêcher d'être aussi funestes à ceux qui les ressentoient qu'à ceux contre qui elles s'exerceroient, il fallut les soumettre au frein des loix. Mais la suite fit bien voir que ces loix étoient impuissantes par elles-mêmes, si elles ne recevoient quelque influence de la Religion. Les Legislatteurs, témoins des dissensions affreuses, des

dé-  
du  
prin  
hum  
plus  
Ils l  
loix  
gion  
de la  
tout  
cette  
rent j  
des lo  
Si l  
bles  
pu vi  
de na  
sions  
devint  
trop r  
chasser  
moyen  
Mr., q  
mées o  
unes e  
avoient  
plus gr  
tueuses

désordres infinis, que les loix armées du fer ne pouvoient extirper, comprirent bientôt que les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que les seules loix civiles. Ils l'élargirent, & mirent à côté des loix civiles les loix sacrées de la Religion. De-là cette union éternelle de la Religion avec la Politique dans tout Gouvernement bien établi. Par cette union les loix humaines s'élevèrent jusqu'à devenir en quelque façon des loix divines.

Si les hommes, avec quelques faibles connoissances des Arts, n'ont pu vivre dans l'indépendance de l'état de nature, parce qu'alors leurs passions étoient trop vives pourqu'ils ne devinssent pas injustes, & leurs besoins trop multipliés pour qu'ils ne chassent pas à les satisfaire par quelque moyen que ce fût, vous pouvez croire, Mr., que les sociétés civiles une fois formées ont dû être encore plus injustes les unes envers les autres, parce qu'elles avoient tout ensemble & des lumières plus grandes, & des passions plus impétueuses, que de simples particuliers.

Les inconveniens attachés à l'état de nature, & qui avoient forcé les particuliers d'en sortir, se firent bien autrement sentir aux Corps politiques, sans leur laisser le pouvoir d'en sortir à leur tour. Leur souveraineté les y retient nécessairement. Iroient-ils s'abaisser devant leurs égaux? Cet état où chaque Nation force & est forcée, est pourtant moins funeste entre les corps politiques, qu'il ne l'a été auparavant entre les individus. L'état de nature ne convient qu'à des sauvages, chez qui les passions sont peu actives, & nullement à des hommes chez qui leur développement a suivi celui de leurs connoissances. Un tel état ne pourroit être pour eux qu'un état de danger & de guerre, qui les détruiroit plus rapidement, que ne pourroient faire toutes les pestes du monde. Mais, par la nature des choses, une Nation se défend mieux contre une Nation, qu'un particulier contre un particulier. Il peut arriver qu'une Nation guerrière & ambitieuse se répande comme un torrent, & mette sous un joug odieux plusieurs Na-

Nati  
Les  
l'Un  
furet  
gran  
nuisi  
préci  
confe  
liber  
pouv  
qu'à  
Les  
chena  
L'é  
un ét  
qui se  
confo  
gouv  
pour  
naisse  
tiques  
corps  
partie  
serven  
tières  
ennem  
Monar  
tières

Nations trop foibles pour lui résister. Les Romains donnèrent autrefois à l'Univers épouvanté ce spectacle de fureur & d'ambition. Mais leur trop grande puissance leur devint enfin nuisible. Ce colosse de grandeur se précipita par son propre poids, & consola par sa chute l'Univers de la liberté qu'il lui avoit ravie. Tout pouvoir qui ne se limite point, ne sert qu'à hâter la perte de celui qui le possède. Les liens de la subordination se relâchent, à force d'être trop étendus.

L'état de Nature étant par lui même un état nécessaire aux Corps politiques qui sont souverains, ils ont employé, conformément à la nature de leur gouvernement, des moyens différens pour remédier aux inconveniens qui naissent de cet état. Les Etats despotiques, pour rendre inaccessible le corps de leur empire, ont sacrifié une partie de leurs pays pour mieux conserver l'autre, en ont ravagé les frontières, & par là ont mis entr'eux & leurs ennemis de vastes déserts. Les Monarchies ont convert leurs frontières par des places fortes, qu'elles

ont bâties dans les endroits foibles ; & à une telle distance les unes des autres, que les forces se communiquent facilement, qu'elles se portent d'abord là où l'on veut, que les armées se joignent & passent rapidement d'une frontière à l'autre, & qu'on ne craint aucune des choses qui ont besoin d'un certain tems pour être exécutées. Les petits Etats, telles que sont en général les Républiques, ont cherché leur sûreté dans une confédération, qui, sans détruire la souveraineté de chacun en particulier, les fait conspirer tous à un même but, en réunissant toutes leurs forces contre un ennemi commun. Lisez sur cela, Mr., le IX. Livre de *l'Esprit des Loix*, où son illustre Auteur traite des loix dans le rapport qu'elles ont avec la force défensive.

La politique n'avoit point encore suffisamment pourvu à la sûreté des Etats. Les précautions infinies, suggérées par des craintes mutuelles, n'empêchoient point les Etats les plus puissans d'écraser les plus foibles ; & de les sacrifier à leur ambition. Ils mesu-

mesuroient leur droit à la force qu'ils avoient en main, & ne voyoient aucune trace de crime dans tous les moyens qui tendoient à leur élévation. La politique conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain : ce fut de faire sortir en quelque façon de l'état de Nature les corps politiques, en les faisant entrer par une sorte d'association dans une République fédérative. Ce furent, selon la remarque de Mr. de Montesquieu, des Associations qui firent fleurir si longtems le corps de la Grèce. Par elles, dit-il, les Romains attaquèrent l'Univers, & par elles seules l'Univers se défendit contr'eux. L'Europe à son tour est devenue par de semblables associations une grande République, & en même tems la Puissance la plus formidable qui soit dans l'Univers. Quoique les Puissances diverses n'y soient pas également fortes, cependant le Systême de l'équilibre, ce prétexte de tant de guerres, fait que les plus fortes ne peuvent guères empiéter sur les plus foibles. Si l'une prend trop le dessus, aussi-

tôt les autres , comme les mains qui secourent le corps , viennent relever celles que la foiblesse a fait plier.

Quelques efforts que fasse l'Europe pour maintenir dans un équilibre parfait les bassins de la balance politique, elle n'y réussira pourtant jamais, par l'impuissance où elle sera toujours de déterminer avec une exacte précision les degrés de puissance; mais en cela , comme dans toutes les affaires humaines, il suffit que l'inégalité ne soit pas trop grande; il y en aura toujours plus ou moins. Une attention constante à ces inégalités est donc nécessaire dans l'Europe, pour y conserver cette harmonie qui en lie toutes les parties, & qui les tempère les unes par les autres. Cette constitution de l'Europe paroît éternelle, & naturellement elle devoit l'être. Cependant elle finira, ainsi que tous les ouvrages des hommes, auxquels ils tenteroient inutilement d'imprimer le sceau de l'immortalité. Lorsque sur des ombrages vains & grossis par la haine, un des Peuples qui

qui gouvernent dans l'Europe, aura sonné l'allarme, qu'il aura révolté contre un Peuple rival l'orgueil des autres Puissances, irrité leur jalousie, fortifié leurs soupçons, reveillé leur politique, il pourra tellement les aveugler sur leurs propres intérêts, qu'elles se porteront d'elles-mêmes à se fortifier pour mieux affoiblir son concurrent; & comme les mouvemens étrangers qui leur auront été communiqués, les meneront beaucoup plus loin qu'elles ne l'avoient prévu, il pourra arriver qu'elles jettent dans un des bassins de la balance un si grand poids de puissance, qu'elle ne pourra plus se relever, ni être ramenée au point où elle étoit avant cette grande déclinaison. En croyant travailler pour leur liberté, elles forgeront elles-mêmes les fers, dont les accablent le Peuple dont elles auront servi la haine & l'ambition. Ainsi Brutus, en inspirant au Peuple Romain un amour immense de la liberté, jeta-t il dans les esprits le principe de cette licence effrenée, par laquelle la tyrannie qu'il vouloit détruire, devoit un jour être rétablie plus dure que sous les Tarquins.

E s

Les

Les Maisons de Bourbon & d'Autriche se font disputé pendant longtems la supériorité l'une sur l'autre. Tandis qu'elles travailloient, chacune de son côté, à l'attacher à leur fortune, l'Europe cependant étoit attentive à empêcher que cet équilibre, duquel dépend sa sûreté & sa tranquillité, ne fût rompu. De quelque côté que penchât la balance, elle devoit craindre pour sa liberté, si se jettant de l'autre côté, elle ne réabliſſoit l'équilibre. La Maison d'Autriche n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle a été autrefois. Depuis Charles-Quint, du règne duquel elle peut dater son plus haut point d'élevation, toutes les années ont été pour elle comme autant de degrés, par lesquels elle est descendue au point où nous la voyons. De l'Aigle Impériale la tête altière a été brisée, & le Génie de la Maison de Bourbon a prévalu contre celui de la Maison d'Autriche.

Cependant, à l'ombre du commerce, se formoit dans l'Europe une Puissance qui a remis dans la balance  
le

le poids, que sembloit lui avoir ôté la foiblesse de la Maison d'Autriche. On peut même dire qu'il augmente tous les jours par les richesses immenses que l'Angleterre ne cesse d'acquérir; & peut-être, si l'Europe ne se réveille de son assoupissement profond, deviendra-t-il si pesant, que le bassin oppolé de la balance s'élèvera tout d'un coup & ira toucher le fléau. Pour moi, Mr, je ne conçois pas l'espèce d'aveuglement qui tient fermés les yeux de toute l'Europe sur les progrès rapides & étonnans que fait de jour en jour le commerce des Anglois. Quelques Provinces ajoutées à la domination de la France, portèrent autrefois chez elle le trouble & le désordre. Dans cet accroissement de puissance, elle crut voir sa liberté menacée. On la vit alors rassembler toutes ses forces, & par une révolution forcée, elle secoua le joug, qu'elle sentoit qu'on vouloit lui imposer, à peu près comme le corps le mieux constitué se soulage par ses efforts, & chasse par une crise violente les humeurs vicieuses qui s'amassent avec le tems & qui forment les

les maladies. Aujourd'hui tranquille sur ces débris de richesses, qui vont enrichir l'Angleterre aux dépens des autres Etats, elle n'imagine pas que l'Angleterre puisse jamais attenter à sa liberté. Précautionnée contre les conquêtes de terre, toujours prête à fondre sur le Prince qui voudroit agrandir ses Etats, elle ne pense pas avoir besoin de l'être contre les conquêtes de mer. Le danger frappe ses yeux de trop loin, pour qu'elle y fasse une sérieuse attention. Cependant c'est la mer qui avoit rendu Carthage si puissante, qui lui avoit acquis trois cens villes en Afrique, qui lui avoit donné le pouvoir d'envahir & de peupler de ses colonies la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne. Peut-être que toutes les forces Romaines seroient venues se briser contre elle, si Rome eût attendu plus longtems à lui disputer l'empire du Monde. Que l'Europe ouvre les yeux. La France seroit tout aussi ambitieuse qu'elle le croit, qu'elle n'auroit néanmoins rien à craindre de ses prétentions ambitieuses. Le  
système.

système de l'équilibre, par lequel elle se conduit, & sur lequel repose son bonheur, enchaînera toujours la plus grande force, qui voudroit s'exercer sur des Etats incapables de lui résister. Pourquoi l'Europe envisage-t-elle d'un autre œil l'équilibre sur terre, que sur mer? L'empire de la mer est bien plus dur & plus tyrannique, que celui de la terre. Ceux qui le possèdent, se sentant capables d'insulter par-tout, croient que leur pouvoir n'a pas plus de bornes que l'Océan.

Déployez, Mr., si vous l'osez, la Carte de l'Amérique: quelle foule de colonies nombreuses se présenteront à vous! C'est-là que se forgent les fers que l'Europe entière aura peut-être un jour de la peine à briser. Ce ne sont pas tant les forces maritimes des Anglois que je crains, que le génie de la Nation qui les dirige, que sa vigilance sur tout ce qui peut augmenter son commerce, ses lumières sur cette partie, enfin ces heureux principes, dont la pratique constante l'a conduite au point de grandeur que l'on

l'on connoît. Tant de grandeur ne  
marche guères sans une extrême envie  
de l'augmenter, à quelque prix que  
ce soit. L'avarice augmente sa soif  
par l'acquisition des trésors.

*Non, (a) ce n'est point au bout de l'Univers  
Que Londres fait sentir tout le poids de ses fers,  
Et de près inspirant les haines les plus fortes,  
Tes plus grands ennemis, Londres, sont à ses  
portes.*

L'Ecosse & l'Irlande, par l'abaisse-  
ment où l'Angleterre les a réduites,  
n'en peuvent être regardées que com-  
me des provinces tributaires. Quel  
que soit cependant l'ascendant qu'a  
pris celle-ci, elle n'en regarde pas  
moins leur commerce d'un œil timide  
& jaloux. Le Citoyen sçavant & ver-  
rueux, dans le discours préliminaire  
qu'il a mis à la tête du Livre intitulé  
*The British Merchant*, dont il a donné  
une traduction libre, dit que l'Irlande  
riche en laines, en chanvres, en pê-  
ches, en bétail, en manufactures, est  
asservie à des gênes qui font passer  
ses productions & son commerce par  
les mains de cette Maitresse ambitieuse  
&

(a) *Mithridate acte 3.*

& dure. Des conditions onéreuses, auxquelles ce Royaume subalterne est obligé de se plier, il tire cette conséquence bien triste pour l'Irlande, qu'elle enrichit sans - cesse par son travail le pays de la domination qui l'écrase, tandis qu'elle même demeure dans l'indigence. L'Ecosse, quoique mieux traitée en apparence depuis l'union, a, selon le même Auteur, souffert dans ses Manufactures de laine un grand échec de la part des Manufactures de Laine Angloise. L'interdiction du commerce de la France lui a fait perdre le commerce de ses pêches; & si l'Angleterre lui permet de faire par elle - même le commerce étranger, c'est parce que cette même Angleterre sent parfaitement bien qu'elle a une navigation & un commerce trop bien fondés, & des capitaux trop étendus; pour que toutes les productions de l'Ecosse ne passent point par ses mains. Si elle traite ainsi l'Ecosse & l'Irlande, qui réunies & incorporées avec elle forment le Royaume de la Grande - Bretagne, quel pensez - vous que ne seroit point

point le sort des autres Nations , qui , ne composant point avec elle un même Etat , seroient assez foibles pour en recevoir la loi ? *Crimine ab uno disce omnes.*

Je citerai ici le Portugal : non que cet Etat ait à se plaindre des injustices de l'Angleterre dans le Traité de commerce qu'ils ont fait ensemble ; mais parce que ce Traité a fourni aux Auteurs Anglois l'occasion d'étaler les principes violens de cette Jurisprudence Angloise , qui interdit aux Princes le droit naturel de restreindre ou de permettre dans leurs Etats l'usage , de telles ou telles marchandises , suivant que leur intérêt l'exige.

» Si le Roi de Portugal , disent les  
 » Auteurs très-estimés du *The British*  
 » *Merchant* , n'eût pas laissé d'augmen-  
 » ter les droits sur l'entrée de nos  
 » marchandises , s'il en eût prohibé  
 » quelquesunes , il n'est pas douteux  
 » que nous nous serions recriés contre  
 » une infraction si odieuse. Peut-  
 » être même nous ne nous en serions  
 » pas tenus à ces plaintes : par repre-  
 » sailles , toutes les productions de ce  
 pays

» pays eussent été prohibées parmi  
 » nous, s'il eût été de notre avantage  
 » de le faire; enfin, si cela n'eût pas  
 » suffi pour notre satisfaction, le  
 » droit de la Nature & des Gens nous  
 » eût autorisés à nous faire justice par  
 » *la voie des armes* ". Quel droit,  
 Grand Dieu, de la Nature & des Gens!  
 C'est, je l'avoue, le droit des gens de  
 la Grande-Bretagne; & c'est sur lui  
 comme sur un principe qui la conduit  
 nécessairement à son but, que sa con-  
 duitte particulière a presque toujours  
 été réglée: mais il est bien certain que  
 ce n'est point celui de la Raison & de  
 la Religion, celui enfin qui dérive de la  
 nécessité & du juste rigide. Pourquoi  
 l'Angleterre voudroit-elle dépouil-  
 ler une Nation aussi souveraine qu'elle,  
 du droit dont elle fait légitimement  
 usage contre toutes les Nations? Tou-  
 tes les marchandises étrangères aux-  
 quelles elle peut suppléer par les sien-  
 nes, ne les a-t-elle pas prohibées chez  
 elle sous les peines les plus sévères?  
 Autant les autres Nations auroient été  
 injustes à son égard, si par la force  
 des armes elles avoient voulu s'op-  
 poser

poser à une telle prohibition ; autant le seroit-elle vis-à-vis du Portugal, si appuyant son droit de la force des armes elle vouloit obliger ce Royaume à recevoir dans ses ports toutes les productions qu'elle y importerait ?

Les Nations, que leur souveraineté retient nécessairement dans l'état de Nature vis-à-vis les unes des autres, jouissent sans doute des mêmes droits, & sont liées par les mêmes obligations que les particuliers, qui vivoient dans cet Etat avant l'établissement des sociétés civiles. Or que nous apprend le Droit Naturel par rapport aux hommes, qu'on suppose n'avoir point encore soumis leur tête sous le joug d'un Souverain ? Il nous apprend que dans l'ordre moral tous les hommes sont égaux, quoique dans l'ordre physique ils diffèrent extrêmement les uns des autres ; que les prérogatives & les prééminences, qui doivent leur origine aux sociétés civiles, ne sont point l'ouvrage de la Nature, parce que tous les hommes naissent égaux ; que la liberté qui consiste à dominer

sur

DU  
 sur  
 noître  
 un p  
 reno  
 si no  
 la me  
 que  
 hom  
 quelle  
 résult  
 hom  
 pour  
 pour  
 sienne  
 même  
 Qu'il  
 pres l  
 à agir  
 raison  
 pourv  
 les dr  
 dans t  
 de Roi  
 de rien  
 trui,  
 envers  
 des de  
 rempli

sur soi-même, & à ne point reconnoître d'autre maître que Dieu, est un présent de la Nature; que nous renoncerions au droit le plus sacré, si nous consentions qu'on lui donnât la moindre atteinte. De ce principe, que dans l'état de Nature tous les hommes naissent libres & égaux, quelles sont les conséquences qui en résultent? Que dans cet état chaque homme est lui-même son Roi, non pour gêner la liberté des autres, mais pour empêcher qu'on ne resserre la sienne. Qu'il ne dépend que de lui-même, de sa raison, de son Créateur. Qu'il a droit de ne suivre que ses propres lumières, lorsqu'il se détermine à agir, & qu'il n'est obligé de rendre raison de sa conduite à qui que ce soit, pourvu qu'il ne fasse rien qui blesse les droits parfaits d'autrui, parce que dans tous ses égaux il trouve autant de Rois. Que puisqu'il lui est défendu de rien faire qui blesse les droits d'autrui, il est tenu de certains devoirs envers ses semblables. Qu'il y a des devoirs qu'il peut être forcé de remplir, mais que cette force, si

F 2

elle

elle s'étendoit à tous indistinctement, renverseroit de fond en comble la liberté des hommes, suite de leur égalité naturelle; qu'elle doit être restreinte à certains devoirs, qu'on appelle devoirs d'*obligation parfaite*, parce qu'ils sont tels que leur violation rendroit l'état d'autrui plus imparfait. Que tous les hommes naissent avec le droit de forcer les autres à satisfaire à l'obligation parfaite où ils sont de ne point attenter à leur vie, à leur honneur. Que pour les autres devoirs (comme ceux de la reconnaissance, de l'hospitalité, de la générosité, de la bienfaisance) si l'on pouvoit forcer les autres à les rendre, on détruiroit par cela-même leur liberté naturelle.

En suivant ces principes, Mr., il ne vous sera pas difficile de comprendre que l'homme naît avec le droit de faire la guerre à un autre homme; que cette guerre n'est juste & légitime, que lorsqu'elle est entreprise ou pour réparer une injure qu'on nous a faite, ou pour prévenir celle qu'on pourroit nous faire, mais qu'elle ne peut  
jamais

jamais être autorisée par un simple refus des devoirs de l'humanité. Nous avons en ce peu de mots une règle sûre pour juger de la justice & de l'injustice de toutes les guerres. Celles que se font les Souverains doivent se plier à cette règle inflexible. Elles ont leur fondement dans le droit qu'ont les particuliers de se faire la guerre dans l'état de Nature pour venger leurs droits blessés. Vous ne pourriez, Mr., leur ôter ce droit, sans en dépouiller les Souverains, qui dans les sociétés civiles représentent parfaitement bien ce que tous les particuliers sont les uns par rapport aux autres dans l'indépendance de l'état de Nature.

Repliez - vous maintenant, Mr., sur le Portugal & l'Angleterre, & dites - moi, je vous prie, quel droit les Anglois auroient d'aller porter la guerre chez les Portugais, s'il prenoit envie à ceux - ci de rompre le Traité de commerce qu'ils ont fait avec eux. Je suppose qu'en cela ils agissent moins par un intérêt politique que par caprice, par mauvaise

volonté contre les Anglois ; ceux ci pourtant , dont on ne violeroit que les droits imparfaits , ne seroient aucunement autorisés à en tirer raison par la voie des armes. La guerre entre les Souverains n'est licite que dans le cas d'une atteinte donnée aux Droits parfaits. Or les Anglois eurent-ils jamais un droit parfait de s'enrichir par un commerce avantageux avec le Portugal ? Le Portugal , en usant de son droit parfait , pourra donc fermer les canaux d'un commerce ; où tout l'avantage est du côté de l'Angleterre , cette Nation recevant en or le payement de presque tout ce qu'elle vend en Portugal. C'est bien des Portugais qu'on peut dire ,

*Sic vos non vobis vellera fertis oves ,*

*Sic vos non vobis mellificatis apes ,*

*Sic vos non vobis nidificatis aves ,*

*Sic vos non vobis fertis aratra boves.*

C'est pour les Anglois qu'ils creusent leurs mines d'or du Brésil. Ils ne font que le canal de ces richesses immenses. C'est dans le sein de  
l'Ang.

l'Angleterre que le commerce va les verser à pleines mains. Elles s'épuiseront plutôt que ne ralentira l'industrielle avidité des Anglois, qui les attirent chez eux. Il est certainement de l'intérêt d'un Etat qui reçoit beaucoup, d'établir la concurrence de ceux qui vendent les marchandises dont il a besoin. Pourquoi le Portugal ne le fait-il pas? Pourquoi n'admet-il pas les autres Nations à partager avec les Anglois les fruits d'un commerce, qui, par cela même qu'il seroit commun, lui deviendroit moins onéreux? Les Anglois ont tellement envahi le commerce de ce pays, que ses propres manufactures n'ont pu soutenir la concurrence. Si le Portugal continue un commerce où il a tant de désavantage vis-à-vis de l'Angleterre, c'est qu'il craint pour ses possessions dans les Indes tout le mal que pourroit lui faire une Puissance aussi redoutable que l'Angleterre; c'est qu'il se persuade que cette Puissance est la seule digne qu'il peut opposer à l'Espagne, toujours déterminée à le remettre sous le joug. C'est ainsi que

les intérêts politiques se croisent, & qu'une Nation ne fait pas toujours ce qu'il lui feroit avantageux de faire.

Le Portugal, direz-vous, ne peut plus reculer; il s'est lié lui-même les mains par son Traité de commerce avec l'Angleterre. L'Angleterre a acquis sur le Portugal un droit parfait; & ce droit est tel, que là où d'abord elle auroit dû supporter un refus, elle se trouve autorisée à employer la force, afin que le Portugal remplisse les conditions du Traité. C'est un principe du Droit, continuerez vous, que ce qui avant la convention étoit de la part des Contractans une affaire de bonne volonté, devient par la convention une affaire de nécessité, & le refus dans ce cas ne pourroit être qu'une lésion, une injure, qu'on a droit de punir. Supposons deux hommes engagés par une convention ratifiée sous le sceau de la bonne-foi, à se procurer mutuellement du secours, lorsqu'un des deux se trouvera dans le besoin. Si l'un vient à manquer à sa parole, l'autre le  
peut

peut forcer à la tenir, quoiqu'il ne s'agisse que d'un devoir d'humanité; parce que d'imparfait qu'il étoit par sa nature, la Convention l'a rendu parfait.

Quoique je convienne, Mr., de la juste application de ces principes aux Nations, les Anglois cependant n'en peuvent tirer aucun avantage, pour obliger les Portugais à tenir le Traité de commerce qui lie ces deux Nations. Les Anglois conviennent qu'il leur est libre de le rompre, quand ils le jugeront à propos. Donc, par la même raison, le Roi de Portugal peut reprendre les droits dont il fait jouir l'Angleterre par ce Traité. Je sais bien que les Anglois disent dans l'Ouvrage que j'ai déjà cité, que le Roi de Portugal est obligé de leur ouvrir la plus riche branche de leurs importations, jusqu'à ce que le Parlement lui rende la liberté de les en priver, en supprimant la différence des droits d'entrée entre les vins de son Royaume & les vins de France; que le Parlement est libre des liens avec lesquels il a enchaîné

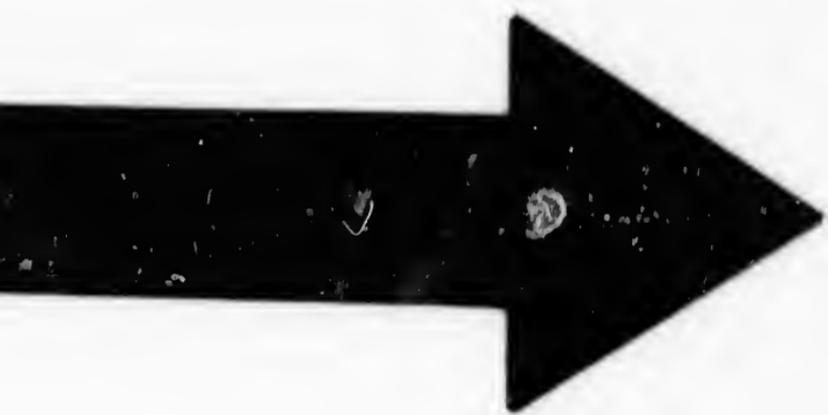
ce Prince; que c'est - là le coup de maître , & ce qui immortalise Mr. Methuen. Ce raisonnement des Anglois , conforme aux principes du Droit arbitraire des gens qu'ils se sont faits , n'en est pas pour cela meilleur. Les Jurisconsultes de tout l'Univers leur diront, qu'un Contract onéreux est nul s'il n'est pas égal ; & qu'assurément le Roi de Portugal auroit renoncé à son droit de Souveraineté, s'il s'étoit lié par un Traité qui ne liât point réciproquement la Grande - Bretagne.

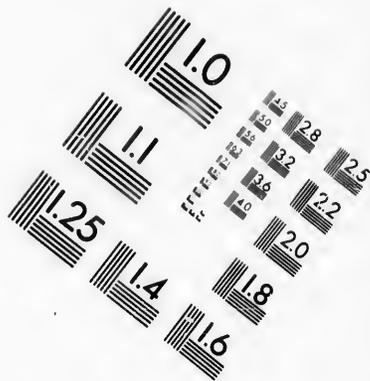
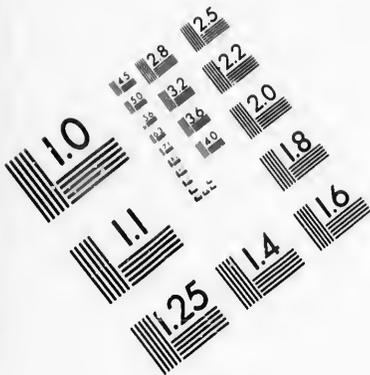
» Il est constant , remarque à cette  
 » occasion dans une de ses notes le  
 » Traducteur du *British Merchant* ,  
 » qu'un Traité de commerce entre  
 » deux Puissances est une convention  
 » par laquelle elles se relâchent réciproquement du droit qu'elles ont de profiter des marchandises l'une de l'autre jusqu'à ce qu'il leur convienne d'en agir autrement. Si cette convention cesse de convenir à l'une des deux , elle peut reprendre ses droits , & l'autre en fait autant ; tout est égal ; il n'y a point - là de quoi troubler la paix des Nations ,  
 paif-

„ puisqu'il n'y a rien contre la justice.  
 „ Or la supposition donnée seroit un  
 „ attentat contre la bonne-foi, &  
 „ une injustice dont des Puissances  
 „ sont en droit de tirer raison par  
 „ elles mêmes, parce qu'elles n'ont  
 „ point de Juges au-dessus d'elles  
 „ sur la Terre. Si la rupture d'un  
 „ Traité de commerce pouvoit être  
 „ contraire au Droit public, ce seroit  
 „ dans le cas où ce Traité & ses con-  
 „ ventions seroient une clause essen-  
 „ tielle d'un autre Traité qui auroit  
 „ réglé le droit des Nations entr'elles.

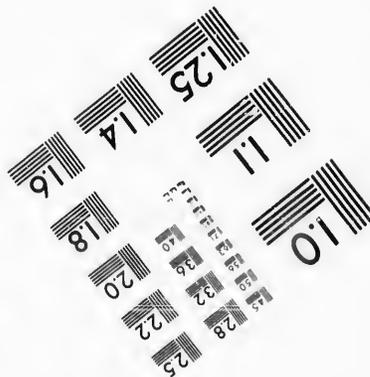
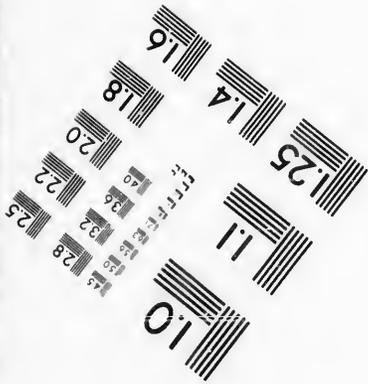
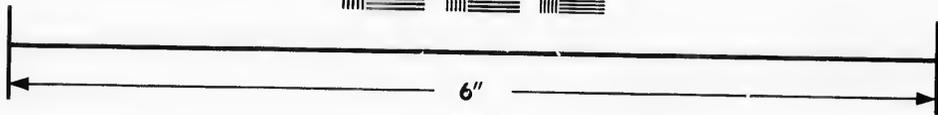
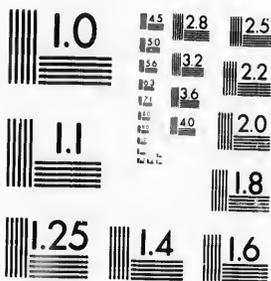
C'est avec une douleur impuissante  
 que les Anglois voient un Prince de  
 la Maison de Bourbon assis sur le  
 Trône d'Espagne. Pour lui en fer-  
 mer toutes les issues, quelle longue  
 guerre n'ont-ils point soutenue avec  
 les Alliés contre Louis XIV., qui  
 reclamoit les droits que donnoit à  
 ses enfans sur l'Espagne son ma-  
 riage avec Thérèse d'Autriche l'ai-  
 née des filles de Philippe IV. ?  
 C'étoient moins les intérêts de la  
 Maison d'Autriche, qui leur mettoient  
 les armes à la main, que la crainte  
 qu'







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



qu'elles avoient que , par la réunion de deux puissantes Monarchies dans la Maison de Bourbon , la France ne fit exclusivement à eux tout le Commerce de l'Espagne. Cette crainte étoit bien imaginaire de la part des Anglois. A cette longue suite de déclamations contre nous, sur les suites de la liaison naturelle & indispensable entre la France & l'Espagne, je n'ai qu'un seul raisonnement à opposer. Je l'emprunterai de l'estimable Auteur que j'ai cité plus haut. „ La politique des „ Marchands, dit il, c'est de gagner „ le plus qu'ils peuvent dans leur commerce ; l'égalité du traitement dans „ un pays étant une fois stipulée comme loi du Droit public (quand même une Nation y auroit quelque influence dans les Conseils) le commerce de ce pays ne s'en feroit pas „ moins avec une troisième Nation „ moins amie peut-être de l'Etat, mais „ qui offriroit plus d'avantages ou de „ facilités aux particuliers. „

Il n'est point de mon sujet d'examiner combien est forte la balance que l'Espagne paye à l'Angleterre. Quoi-  
que

qu  
av  
qu  
sp  
l'E  
ils  
Ec  
ren  
fé  
me  
qu  
me  
lais  
tio  
ne  
n'é  
qu'  
dus  
le c  
obt  
ne f  
leur  
pen  
ge  
dans  
foi  
ble u  
fets

que les Auteurs du *British Merchant* avancent qu'il n'est pas bien certain que la balance du commerce avec l'Espagne soit avantageuse à leur pays, l'Europe fait le contraire ; & en cela ils sont contredits par la plupart des Ecrivains Anglois. Ce n'est que pour rendre odieux les François, qu'ils affectent de pousser si loin le Phyrronisme. A qui comptent-ils de persuader que les François ont envahi le commerce de l'Espagne, au point de n'y laisser aux Anglois qu'une petite portion, qui les épuise bien plus qu'elle ne leur est utile, leurs productions n'égalant pas la quantité des productions qu'ils importent de ce pays ? Si l'industrie des Anglois, leur habileté dans le commerce, leur activité, leur ont obtenu la balance sur les Espagnols, je ne suis pas assez injuste, Mr., pour leur en faire un crime. C'est la récompense de leurs talens. C'est dommage que les Espagnols, si renommés dans tous les tems pour leur bon-foi, joignent à cette qualité admirable une paresse, dont il résulte des effets qui leur sont pernicieux ; car

moye-

moyennant ce vice politique, qui est l'effet de l'orgueil, les Peuples de l'Europe font sous leurs yeux tout le commerce de leur Monarchie : que le contraste des Espagnols avec les Anglois est frappant ! Mais parce que les Anglois ne mettent point de bornes à ce desir excessif du gain, qui leur donne une activité si prodigieuse pour étendre leur commerce & lui ouvrir de nouveaux canaux, ils ne suivent point invariablement les régles inflexibles du juste rigide. Ils le plient un peu trop aux intérêts politiques de leur Nation.

Je veux bien même, pour ôter tout prétexte d'accuser mon impartialité, comme si ma qualité de François me donnoit le droit d'être injuste dans mes jugemens sur les Anglois, je veux bien, dis je, ne point insister sur le commerce interlope qu'ils font de la Jamaïque. Le commerce interlope de Nation à Nation est aujourd'hui si bien enraciné, qu'il semble faire partie du Droit public de l'Europe. Mais du - moins conviendrez - vous avec moi, Mr., que les Espagnols  
ont

ont eu plus de droit pour défendre le commerce des Anglois avec leurs colonies, que ceux-ci n'en ont eu de la faire malgré eux-là. Cependant les Anglois ont eu l'injustice de se fâcher contre les Espagnols, parce qu'ils défendoient des droits véritables & légitimes contre des droits chimériques & illicites.

Vous vous rappelez sans-doute, Mr., cette guerre que les Espagnols s'attirèrent il y a quelques années, de la part des Anglois, parce qu'ils vouloient s'opposer au commerce de l'Anglois, parce qu'ils vouloient fermer au commerce de l'Angleterre leurs propres colonies. Il fut résolu dans le Parlement de Londres que la Nation porteroit ses forces navales du côté de Charthagène, qu'on tâcheroit de prendre cette place importante sur les Espagnols, pour les punir des obstacles qu'ils opposoient au commerce de l'Angleterre, & les obliger à recevoir malgré eux dans le sein même de leurs colonies un commerce ruineux pour leur Nation. Cette guerre eut de mauvaises suites pour l'An-

L'Angleterre, & le bon droit des Espagnols triompha de son injustice.

Par le Traité d'Utrecht l'Espagne a laissé l'Angleterre en possession de Gibraltar & de l'Île de Minorque. La France lui a abandonné la Baye d'Hudson, l'Île de Terre-Neuve & l'Acadie. Enfin elle a obtenu, pour le commerce en Amérique, des droits dont on a privé les François, qui avoient placé Philippe V. sur le Trône. Je ne compte point ici les gallions de l'Amérique, à la prise desquels les Anglois aimèrent mieux employer leurs vaisseaux, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres. Pour prix des maux que l'Angleterre, secondé du reste de l'Europe, avoit faits à la France & à l'Espagne, deux Monarchies avoient relâché jusques-là leurs droits en sa faveur. Qui n'eût pensé que l'Angleterre se croiroit bien payée de tout ce qu'il lui en avoit coûté pour maintenir l'équilibre de la balance, que l'Espagne liée d'intérêt avec la France alloit faire pencher si fort du côté de cette Puissance déjà si redoutable par elle-même à l'Europe. Ce-

D'

C

Le C

coro

Mais

l'élu

moy

alloi

deux

inép

indig

vahi

gnol

conc

contr

à un

un cu

leque

opéra

» sur

» que

» aut

» sem

» bou

» plus

» dez

» aut

» con

Cependant elle n'est pas demeurée-là. Le Contrat de l'Assiento lui avoit accordé deux vaisseaux en marchandises. Mais son ambition demesurée fut bien à l'échec. Elle fut si bien faite qu'au moyen de plusieurs bâtimens, qui alloient & revenoient sans cesse, les deux vaisseaux en question étoient inépuisables. Par cet artifice bien indigne d'une Nation, elle avoit envahi le commerce des Colonies Espagnoles. Le dernier Traité de paix conclu à Aix-la-chapelle a résilié ce contrat, dont l'abus entraînoit l'Espagne à une ruine certaine. Voulez-vous un autre trait de ce droit arbitraire sur lequel l'Angleterre concerta toutes ses opérations? » Depuis le changement » survenu dans la Compagnie d'Afrique, l'Angleterre s'est procuré, sans » autre droit que la Force, un établissement exclusif dans l'île d'Anamabou à la Côte d'or. Il est d'autant » plus important, que c'étoit le rendez-vous général des vaisseaux des » autres Nations, auxquels il doit être » commun par tous les Traités.

G

C'est.

„ C'est ainsi que cette Nation s'épar-  
 „ gne les concurrences, tandis que les  
 „ Interlopes fréquentent sans - cesse  
 „ les établissemens exclusifs de ses  
 „ voisins, si l'on en croit ses gazer-  
 „ tes & tous les papiers publics „  
*Disc. prélim. du Negociant Anglois. 7.*

Comme l'Aigle impérieux, après avoir promené ses regards avides, s'é-  
 lance & fond rapidement sur sa proie,  
 ainsi l'Anglois porte sa vue sur tout  
 ce qui l'environne, & sans autre  
 droit que sa force, se précipite sur  
 tout pays qui lui paroît propre à éten-  
 dre son commerce avec sa domina-  
 tion. Les Mémoires des Commissai-  
 res François vous en fourniront une  
 preuve bien authentique par rapport  
 à l'Acadie & à l'Île de Ste. Lucie.  
 Vous y verrez, Mr., les Anglois ne  
 cessant, même dans le sein de la paix,  
 de s'illustrer par des actes d'hostilité  
 & par des déprédations bien plus  
 dignes d'une troupe de bandits, que  
 d'hommes civilisés. Le voisinage  
 d'hommes aussi inquiets, aussi turbu-  
 lens, ne laisse point les esprits sans al-  
 larme. On craint tout d'un Peuple,  
 qui méprise assez les autres Peuples,  
 pour

pour se persuader qu'il n'y a point entr'eux & lui de Droit des gens, qu'il soit obligé de respecter. Pentez-vous que l'Espagne doive être bien tranquille sur ses possessions en Amérique, & qu'elle ignore que les Anglois les dévorent depuis longtems dans le cœur? Si les François viennent à être accablés, comment l'Espagne pourra-t-elle arrêter dans sa course ce torrent impétueux? En vain l'Angleterre, pour accomplir plus sûrement ses desseins ambitieux, travaille à desunir Madrid & Versailles. Ces deux Cours sont trop politiques, pour consentir à une desunion, dont leur plus cruelle ennemie prendroit tant d'avantage sur elles. C'est moins le sang de Bourbon qui les lie aujourd'hui, que la raison d'Etat. L'Angleterre a trop affoibli l'Espagne, pour qu'elle puisse se passer de l'appui de la France, qui en trouve à son tour dans son alliance avec elle. L'Espagne n'a point encore oublié que les Amiraux de Cromwel lui ont pris la Jamaïque, que le projet de ce fameux Usurpateur étoit de lui enlever l'Amérique.

Croyez, Mr., que l'activité Angloise ne se reposera point qu'elle ne l'ait conduit à sa perfection. Elle dirige de ce côté-là toutes ses batteries, s'avance pas à pas, & attend dans le silence que le tems de l'exécuter soit venu. Elle dissimule aujourd'hui les prétendues injures des Espagnols (car tout ce qui arrête son commerce est regardé par elle comme une injure qu'on lui fait ; ) & pour frapper les grands coups, elle n'attend que le moment d'avoir anéanti dans l'Amérique la domination Françoise, à quoi elle ne désespère pas de parvenir un jour par l'augmentation successive de sa Marine.

Observez, Mr., avec quelle attention l'Angleterre ménage aujourd'hui l'Espagne. Il n'y a rien de si timide. C'est l'ambition qui n'ose pas dire ses secrets, & qui dans les égards qu'elle a pour l'Espagne se quitte pour se reprendre. Dans la crainte de la réveiller, elle ne lui porte plus ses plaintes touchant la prise des vaisseaux Anglois qui font le commerce interlope. Pour mieux accabler la France, elle feint pour

D  
 po  
 n'a  
 bra  
 tou  
 qu'e  
 de c  
 à la  
 men  
 don  
 fait  
 riqu  
 allié  
 mêm  
 ouve  
 si per  
 vais  
 intro  
 les d  
 en f  
 destr  
 que  
 mafc  
 régu  
 leurs  
 gloir  
 s'agg  
 l'Esp  
 navig

pour l'Espagne des sentimens qu'elle n'a pas. Mais elle a beau faire, Gibraltar est pour l'Espagne une playe toujours sanglante; & les disgraces qu'elle lui a causées au commencement de ce siècle, sont l'éternel lien qui l'unit à la France. La France, par qui commencent aujourd'hui les coups, dont l'Angleterre frappe tout ce qui fait ombre à sa puissance dans l'Amérique, ne cesse d'avertir l'Espagne son alliée que ses coups iront jusqu'à elle-même. Elle ne cesse de tenir ses yeux ouverts sur la Géorgie, cette colonie si peu florissante aujourd'hui par le mauvais gouvernement que la politique y a introduit, mais très formidable pour les deux Puissances alliées, si les Anglois en favorisent la population, par la destruction du gouvernement Gothique, qui partage les terres en fiefs masculins, & qui astreint à un service régulier des colons plus qu'à leurs besoins, qu'aiguillonne par la gloire. Cette colonie, si jamais elle s'aggrandit, deviendra fatale, & à l'Espagne, dont elle commandera la navigation, en parvenant à s'établir sur

le golfe du Mexique, & à la France, sur qui elle s'emparera du Missipi même, dont la possession excite extrêmement la cupidité des Anglois, par la commodité qu'elle leur feroit pour un commerce de contrebande immense avec la nouvelle Espagne. Si l'Angleterre donne aujourd'hui ses soins à la culture de cette Colonie, c'est moins pour y recueillir quelque peu de soye & y faire quelques mauvais vins, que pour arriver à son but secret, qui est de tenir l'Amérique Espagnole dans la dépendance, de maîtriser totalement sa navigation, & de donner un échec considérable au Commerce des François.

Si les Anglois n'étoient que jaloux de la prospérité des autres Nations, & que s'arrêtant là ils n'exerçassent à leur égard aucunes de ces injustices que reprouve si hautement le Droit des gens; sans avoir aucun droit de leur faire la guerre, on condamneroit toujours en eux ce sentiment de basse jalousie qui retrecit si fort le cœur. C'est oublier qu'on doit aimer le bien général, & que cet amour ne doit point être affoibli par celui de notre Nation, que  
d'en-

d'envier aux autres les avantages que la Nature & leur industrie leur procurent. A mesure que l'Univers s'étend aux yeux d'un citoyen du Monde, tout ce qui l'environne se resserre. La Terre s'évanouit sous ses pieds. Lui-même que devient-il? Cependant il ressent un doux frémissement dans cette contemplation qui l'anéantit. Après s'être vu noyé, pour ainsi dire, & perdu dans l'immensité des êtres, il éprouve une satisfaction secrète à se retrouver sous les yeux de la Divinité; il goûte un plaisir pur & parfait à la vue de ses perfections exprimées plus ou moins énergiquement dans les différentes Créatures; il s'oublie en quelque façon lui-même pour n'être sensible qu'à l'ordre & à la beauté de l'Univers. Ses affections qui embrassent le genre humain dans toute son étendue, l'égalent en quelque façon à la Divinité même, qu'il représente si dignement sous une forme visible. Le mérite & la vertu, le bonheur & la prospérité dans d'autres Nations que la sienne, deviennent pour lui un spectacle qui l'enchantent; & loin de s'en attrister, il ressent au contraire dans son

G 4

cœur

cœur des mouvemens délicieux & presque divins. Voilà, Mr., le véritable citoyen du Monde. Si vous mesurez la distance qui le sépare de l'Anglois, vous la trouverez prodigieuse.

Je reads volontiers à l'Angleterre cette justice, qu'il n'y a aucune Nation qui ose s'égalier à elle dans ce qui concerne l'intelligence du commerce, aucune Nation si habile à faire fleurir ses colonies, aucune Nation qui tire tant d'avantages de ses propres productions & des matières premières qui lui sont importées des pays étrangers, aucune Nation qui ait porté si loin la gloire de sa navigation. Mais aussi ne fut-il jamais de Nation si intéressée, si jalouse, si avide, si ambitieuse, & si prête à violer le Droit des gens, lorsqu'elle le juge nécessaire à l'accroissement de son commerce. C'est toujours la balance à la main & le calcul sous la plume qu'elle stipule avec les autres Nations. Quoiqu'elle ait la balance du commerce sur presque toute l'Europe, ce n'est pourtant qu'avec un sensible chagrin qu'elle se voit forcée de la payer à la Russie pour les chanvres, les  
lins,

lins, la potasse, le fer, le merrain, les fourures, dont l'échange de ses Manufactures ne fait qu'une partie.

Mais c'est sur-tout contre la France que ses Auteurs entrent en humeur. Tout ce que cette Nation gagne leur paroît perdu pour leur patrie. Esprits chagrins, durs & farouches, leur front est toujours couvert de nuages, lorsqu'ils portent leurs regards sur les accroissemens du commerce de France; ce sont autant de coups de poignard qu'on leur enfonce dans le cœur, que ses heureux succès. Dominés par la misantropie, on diroit que cette Nation leur est à charge, & que leur haine contr'elle leur tient lieu d'amour pour leur patrie. Quelle étrange ambition que celle qui en veut au commerce de tout l'Univers! Les François sont bien malheureux, si pour être aimés des Anglois, il faut qu'ils laissent languir leur industrie, & qu'ils négligent un commerce, auquel les invitent l'heureuse situation de leur pays, & ces ports que la Nature bienfaisante a creusés pour eux sur l'Océan & sur la Méditerranée.

Il faut l'avouer, un point-d'honneur mal entendu n'a que trop longtems étouffé chez les François la voix puissante de l'intérêt qui les appelloit au commerce. Par une suite d'un goût barbare & Gothique, que nos pères nous avoient transmis avec leur franchise, tous les honneurs étoient pour les Nobles, pour les Militaires, sans qu'il en rejaillit la moindre portion sur les Commerçans, ces hommes si estimables, si nécessaires à l'Etat, qui ne s'enrichissent qu'en procurant l'abondance, en excitant une industrie honorable, & dont les richesses prouvent les services méprisés & avilis autrefois, ils obtiennent de nos jours, graces à l'esprit éclairé qui régne en France, & qui s'étend dans presque toutes les conditions, une considération & une reconnoissance qu'on n'auroit jamais dû leur refuser. On commence à s'appercevoir en France, qu'ils sont le ressort de l'abondance, qu'ils ne font aucune entreprise, qu'il ne leur arrive aucun avantage, que le Public ne le partage avec eux. Aujourd'hui plus que jamais on s'accorde assez à penser dans toute  
l'Eu-

l'Europe, que les Nations acquièrent plus de véritable puissance en s'enrichissant par un commerce tranquille, qu'en aggrandissant leurs Etats par des conquêtes violentes. Dans une Nation comme la France, où tout s'opère par l'honneur ou la vanité, il est à croire, Mr, que le commerce y étant une fois en honneur, il fera de jour en jour des progrès bien rapides. C'est un bon ressort pour un Gouvernement que l'honneur ou la vanité. Il se déploie toujours avec plus de force & d'énergie que la vertu même, ce ressort des Républiques, selon l'illustre Auteur de *l'Esprit des Loix*.

Il est heureux pour la France que sa Marine dans la dernière guerre ait été si foible, & que l'Angleterre ait si fort abusé de ses forces maritimes pour l'abattre. La France s'est réveillée au bruit des exploits de sa rivale; & tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en est que plus indigné, elle n'a envisagé les injures dont sa gloire a été flétrie sur mer, que pour s'exciter puissamment à faire renaître sa Marine de ses cendres. Le projet de la rétablir &

de

de lui donner une force qui pût balancer celle de la Marine Angloise, a été aussi promptement exécuté qu'il a été prudemment formé. La France devoit ce rétablissement à sa gloire offensée, ainsi qu'à l'intérêt qu'elle a de protéger son commerce. Par l'état où se trouve aujourd'hui la Marine François, vous pouvez juger, Mr., des efforts prodigieux que la Nation a faits pendant le peu de tems qu'a duré la paix, & de ceux qu'elle est capable de faire dans la suite. La fierté des Anglois trompe leur politique, ils ont trop compté sur leurs forces. Dans l'yvresse où les ont jettés le succès de leur Marine, ils ont cru que le tems étoit arrivé, où, à l'exemple des Romains, ils pouvoient commettre impunément des injustices éclatantes. Je ne puis donner d'autre nom à leurs entreprises contre les François, toutes les fois que j'examine de sang froid les raisons sur lesquelles ils les appuyent. C'est bien ici qu'a lieu la maxime, que les raisons qu'on allégué pour se défendre d'une injure qu'on nous accuse d'avoir faite, sont quelquefois si frivoles, qu'elles semblent

blent'être plutôt une raillerie, qui ajoute encore à l'injure, qu'une véritable justification.

Si ma lettre n'étoit déjà trop longue, je vous ferois sentir, Mr., que les incursions des Anglois sur tous les vaisseaux François qui sont chargés de munitions de guerre, sont l'attentat le plus énorme au Droit public de l'Europe, que si peu de Jurisconsultes ont connu. Je reviendrai sur cet article, après que dans ma lettre suivante je vous aurai prouvé que votre République n'a point de plus dangereux ennemi que l'Angleterre.





## L E T T R E Q U A T R I E M E.

*Allez, portez en pompe, & servez à genoux  
L'Idole dont le poids va vous écraser tous. VOL.*

M O N S I E U R,

**J**E ne puis mieux commencer cette lettre que par l'application de ces deux vers à quelques-uns de vos Compatriotes, que leur haine contre la France a tellement dévoués aux intérêts de l'Angleterre, qu'ils s'enchaîneroient volontiers à son char, pour l'aider à ranger l'Univers sous ses loix. La haine est injuste dans ses sentimens ainsi que dans ses jugemens. Combien parmi vous, qu'elle a aveuglés sur l'abîme, que creuse sous les pas de la République cette Nation, qu'ils croient être son plus ferme soutien ! Avec les principes de politique qui régulent sa conduite, & dont je vous ai entrete nu dans mes précédentes lettres, pensez-vous, Monsieur, que l'Angleterre n'ait pas dû sacrifier la Hollande à l'accroissement de son commerce, qu'elle  
re-

regarde, que s'en faut, commela première divinité de son Ile? En qualité de Nation commerçante, & même de Nation la plus commerçante de l'Univers après elle, vous avez aussi la meilleure part à sa haine. Je n'excepte que les François, contre qui elle s'exerce avec plus d'acharnement encore que contre les Hollandois. Effectivement, l'Angleterre trouve par-tout sous ses pas la France, qui lui dispute, peut-être avec quelque avantage, la supériorité dans tous les genres de Littérature, en attendant qu'elle puisse la lui disputer dans le Commerce. Si la haine jalouse des Anglois contre vous n'éclate pas avec cette impétuosité de sentimens féroces qu'ils se pardonnent volontiers en faveur des progrès de leur Commerce, vous n'en êtes redevables qu'à l'intérêt qu'elle trouve dans votre alliance. C'est bien assez d'avoir pour ennemis les François, sans se mettre encore à dos les Hollandois, Croyez, Mr., que l'intérêt est le seul frein qui les empêche de vous accabler. Mais ce frein, ils le blanchissent d'écume, par l'impuissance où ils se trouvent de

dé-

détruire entièrement votre Commerce. Ne souhaitez pas qu'ils ruinent celui de la France. Forts de la foiblesse des François, ils vous écraseroient à votre tour. Comme les Anglois n'imaginent pas avoir besoin de se contraindre à l'égard des François, ils laissent agir dans toute leur étendue leur haine, leur envie, leur jalousie contre cette Nation.

Pour mieux juger du système politique des Anglois à l'égard de la Hollande, souffrez, Mr., que je vous ramène au berceau de cette République. Tout ce que les Anglois ont fait pour ou contre la République, les secours qu'ils lui ont donnés ainsi que les guerres qu'ils lui ont faites, vous prouveront qu'elle a trouvé dans eux des ennemis plus dangereux que dans les Espagnols mêmes, qu'elle avoit reconnus pour ses anciens maîtres, & dont le desespoir, qu'inspire la tyrannie, lui avoit fait secouer le joug impériefx. Suivez-les dans toutes leurs démarches, vous les verrez constamment attachés à miner sourdement le Commerce de la République. Il a été autrefois, & même il est encore aujourd'hui trop puissant pour ne pas exciter leur jalousie. Je

Je  
Mr.  
Rép  
dans  
Bata  
veur  
chan  
men  
Alex  
du R  
gent  
aussi  
terre  
de la  
lui pr  
d'aba  
faiso  
raifor  
nulle  
nature  
L'Ang  
s'élev  
à sa gr  
fait vo  
me tro  
lois,  
tienne  
pliés,

Je conviendrai d'abord avec vous, Mr. , que dans les premiers tems où la République se forma, & où ressuscitant dans ses enfans l'antique audace de ces Bataves, qui avoient déterminé en faveur de César la fortune incertaine & chancelante à Pharsale, & avoient ramené la victoire sous ses drapeaux à Alexandrie, elle a reçu plusieurs secours du Royaume d'Angleterre, soit en argent soit en troupes. Mais vous savez aussi trop bien, Monsieur, que l'Angleterre consulta plus ses intérêts que ceux de la République dans les secours qu'elle lui prodigua. L'Angleterre avoit en vue d'abaisser la Puissance Espagnolle, qui faisoit ombrage à la sienne. Cette seule raison lui mit les armes à la main, & nullement cette compassion, qu'excite naturellement la vue des malheureux. L'Angleterre n'aida la République à s'élever, que pour servir d'instrument à sa grandeur. La suite ne l'a que trop fait voir. Mais de crainte que vous ne me trouviez injuste à l'égard des Anglois, je consens que la République leur tienne compte de ces secours multipliés, par qui elle acheva de briser les

derniers liens qui la retenoient encore attachée au joug espagnol. C'est toujours beaucoup que d'obrenir des secours, que l'intérêt seul a déterminés en notre faveur. Mais ces secours tant vantés, & dont vous faites honneur à l'Angleterre, sont mêlés d'un si grand nombre d'injustices à l'égard même de ceux à qui ils furent accordés, qu'il eût beaucoup mieux vullu pour les Hollandois de ne les avoir pas reçus.

Tandisque les Anglois protégeoient la Hollande leur alliée, ils avoient pour l'Espagne des ménagemens qui coûtèrent bien cher à la République. Par un excès de confiance, qu'elle croyoit ne pouvoir refuser à ceux de sa Religion, elle remit imprudemment aux Anglois ses places frontières les plus importantes, persuadée qu'ils sauroient bien les défendre contre les Espagnols. Mais elle éprouva que la Religion pouvoit beaucoup moins sur l'esprit des Anglois que l'intérêt politique. Ces places que la valeur avoit conquises sur les Espagnols au prix du sang des Hollandois, hé bien! Monsieur, les Anglois s'en emparèrent pour les remettre par la plus

plur  
cont  
Un  
vend  
Wou  
florin  
mois  
Com  
Elif  
trou  
des o  
de fa  
taine  
suspe  
fié,  
voya  
oppo  
la Rép  
bien  
qu'ell  
autres  
livra a  
ter ;  
l'arge  
perfid  
nison  
rent l  
les pla

plur noire trahison aux Espagnols, contre qui ils auroient dû les défendre. Un Capitaine, nommé Marchand, vendit au Duc de Parme le Château de Wouw, pour la somme de dix - mille florins pour lui même, & pour trois mois de solde pour la garnison. Le Comte de Leycester, favori de la Reine Elisabeth, & commandant en chef des troupes Angloises, en empêchant, par des ordres secrets, le Conseil. d'Etat de faire évacuer à tems à ce Capitaine, dont la fidélité étoit déjà assez suspecte, le poste qui lui avoit été confié, fit présager dès lors aux plus clairvoyans les obstacles que l'Angleterre opposeroit dans la suite à l'élevation de la République. La perfidie avoit trop bien réussi à son premier auteur, pour qu'elle ne fût pas embrassée par les autres Anglois. Guillaume Stanley livra au Général Taxis la ville de Deventer; Roland Jork, corrompu par l'argent Espagnol, donna l'exemple de perfidie aux Anglois qui étoient en garnison à Zwol & à Arnhem. Ils vendirent leur honneur aux Espagnols avec les places qu'ils gardoient. Le Comte

H 2 de

de Leycester fut spectateur immobile de la prise de l'Ecluse par le Duc de Parme ; & le Gouverneur de Gueldre, Aristote Platon, Ecoffois d'origine, eut la lâcheté de vendre cette importante ville aux Espagnols. Je passe sous silence bien d'autres infidélités qui furent commises par les troupes Angloises. Par la manière dont elles se conduisoient, on eût dit qu'elles étoient à la solde de l'Espagne & non de la Hollande.

Le Comte de Leycester, chargé d'ordres secrets de la part de la Cour d'Angleterre, travailloit cependant à se faire donner les plus fortes places de la République, afin que, si l'intérêt de l'Angleterre exigeoit qu'elle ne rompît pas avec l'Espagne, elle pût acheter d'elle la paix & des conditions avantageuses, aux dépens de la Hollande son alliée, qu'elle sacrifieroit à l'Espagne, en abandonnant à cette Monarchie les places qui servoient de boulevard à la République naissante.

La Reine Elisabeth peu inquiète du sort des Hollandois & de celui de leur Religion, leur envoya une ambassade  
solem.

D'o  
sole  
mer  
Le C  
sent  
qu'il  
gnar  
& de  
avoi  
terre  
Holl  
exig  
des E  
res,  
tous  
gouv  
prop  
sacré  
leur  
gion  
deux  
les E  
pitre  
de la  
Païsb  
prop  
l'Ang  
ces de  
nant l

solemnelle , pour les exhorter vivement à faire la paix avec l'Espagne. Le Comte de Leycester avoit déjà présenté les Hollandois sur cette paix, qu'ils refusèrent constamment, craignant de compromettre leur Religion, & de retomber sous le joug auquel ils avoient soustrait leur tête. L'Angleterre, pour ne pas paroître trahir la Hollande qui avoit imploré son secours, exigea du Duc de Parme, qu'il retirât des Païs bas toutes les troupes étrangères, qu'il laissât jouir les habitans de tous leurs anciens privilèges, qu'ils se gouvernassent eux-mêmes selon leurs propres loix, qu'on respectât les droits sacrés de leur conscience, & qu'on leur permit l'exercice libre de la Religion Réformée, au moins pendant deux ans, afin que durant ce tems-là les Etats pussent s'accorder sur le chapitre de la Religion. C'en étoit fait de la Religion Reformée dans tous les Païsbas, si les Espagnols, écoutant les propositions avantageuses que leur fit l'Angleterre, de leur remettre les places dont elle étoit la maîtresse, moyennant le payement des sommes stipulées

avec la Hollande pour les troupes qu'elle lui avoit fournies, avoient su profiter de leur fortune présente. Mais la Providence, qui vouloit assurer aux Hollandois leur liberté, & briser le joug Espagnol qui s'appesantissoit tous les jours sur leur tête, ferma les oreilles des Espagnols à des raisons si persuasives; & au lieu de sacrifier quelques sommes d'argent à la reddition de plusieurs places, qui ne leur auroient point coûté de sang, leur mauvais Génie leur persuada d'équiper une flotte puissante, que les vents plus conjurés contre elle que les Anglois, vinrent à bout de dissiper. Cet effort des Espagnols qui leur fit couvrir l'Océan de leurs vaisseaux, ne produisit point d'autre effet, que celui d'accélérer la conclusion d'une triple alliance entre la France, l'Angleterre & la Hollande contre eux mêmes. Vous conviendrez avec moi, Mr., qu'il n'a pas tenu à l'Angleterre, que la Religion Réformée ne fût extirpée des sept Provinces unies, où elle n'avoit pas encore jetté des racines profondes. La plupart des Provinces des Pays-bas, tenant toujours à Rome par leur sou-

mis-

mission, il n'est pas douteux que dans ces tems, où les esprits, qui panchoient déjà pour la Réforme, étoient encore mal affermis, elles auroient de nouveau reconnu l'autorité de l'Eglise Romaine. Je ne vous arrête, Mr., sur cette réflexion, que pour vous convaincre que l'intérêt de la Religion n'a jamais été assez puissant pour balancer dans le cœur des Anglois leur propre avantage, & qu'il leur auroit peu importé de vous voir tous Romains, pourvu que leur Commerce s'en fût accru. Oui, Monsieur, c'est une vérité de fait que les Hollandois vis à vis des Anglois ont toujours été la dupe de leur Religion, & que sous ce prétexte spécieux ils ont été engagés par les Anglois dans des guerres toujours funestes à la République, & seulement utiles à ses Alliés. La conformité des sentimens dans une même Religion n'est donc point une raison qui ait dû attacher la Hollande à la fortune de l'Angleterre. La raison de l'Etat est toujours plus forte que celle de la Religion, qui ne sert que de voile pour couvrir les ressorts mystérieux de la Politique.

L'Angleterre oublia bientôt les engagements qu'elle avoit pris avec la France & la Hollande. Malgré la triple alliance, par laquelle il étoit très-expressément stipulé qu'on ne se preteroit à aucune trêve, & encore moins à aucune négociation pour la paix avec l'Espagne, sans le consentement unanime de toutes les Parties contractantes, mais qu'au contraire on l'attaqueroit de toutes ses forces & avec la dernière vigueur dans ses propres domaines, l'Angleterre fit nonseulement, sans le consentement des autres Alliés, sa paix particulière avec l'Espagne, mais stipula même qu'aucune des deux Nations ne soutiendrait en aucune manière les ennemis & les sujets rebelles de l'autre. Par ce Traité elle ne violoit pas seulement son alliance avec la Hollande, mais elle la laissoit exposée à la merci des Espagnols, qui continuoient toujours à la traiter de rebelle, & qui ne négligeoient rien pour la remettre à la chaîne. Cependant les villes de la Brille, Rammekens & Fleissingue, demeuroient hypothéquées à la Grande-Bretagne, qui, pour ne pas enfreindre le Traité

con-

conclu avec l'Espagne, ne permit point aux troupes qu'elle avoit dans ces villes, de prendre parti pour les Hollandois, bien qu'elles fussent soudoyées par ces Républicains. L'Angleterre ne se monroit religieuse à garder son alliance avec l'Espagne, que pour enfreindre plus audacieusement celle qu'elle avoit contractée antérieurement avec la Hollande. Pouvoit-on, Monsieur, insulter d'une manière plus outrageante les Hollandois, que de les obliger à payer des troupes, dont une alliance postérieure avec leurs ennemis enchaînoit la valeur ?

Les Hollandois indignés de prodiguer leur argent pour des troupes qui leur étoient absolument inutiles, firent un effort pour les congédier. Ils traitèrent avec Jaques I. qui étoit alors sur le Trône d'Angleterre, pour l'évacuation de leurs places. Ce Prince, pour étonner leur courage & déconcerter leurs projets, leur demanda la somme de deux millions cinq cents mille florins : mais il fut lui-même dupe de son artifice dans cette occasion. Le Grand Pensionnaire Barneveldt trouva dans l'œco-

nomie de ses concitoyens un moyen de remettre aux Anglois cette somme, prodigieuse pour le tems, & de rendre à sa patrie la liberté, que, sous prétexte de la conserver, ils lui avoient enlevée. Cette action qui le combla de gloire dans l'esprit de ses concitoyens, lui attira la haine de Jacques I. qui, dit-on, ne se montra si fort aigri contre les Arminiens, que parce que cet habile Ministre faisoit à leur secte l'honneur de la favoriser.

Les progrès rapides & étonnans que faisoit de jour en jour le commerce des Provinces Unies, réveillèrent la jalousie des Anglois, & en même tems leur attention pour y mettre des obstacles. La pêche du hareng, qui a passé très longtems pour la *mine d'or* de la République, & à laquelle Jean de Wit attribue toutes les ressources que les Hollandois ont trouvés pour secouer le joug Espagnol, pour conquérir les Indes, pour acquérir de la considération en Europe, devint un crime aux yeux des Anglois. Ils se souvinrent alors qu'ils étoient les Souverains de la mer; & sous ce prétexte ils exigèrent de tous  
les

les Pêcheurs Hollandois le dixième hareng, comme un hommage rendu à leur Souveraineté, & un droit pour la permission qu'ils leur accordoient de pêcher dans des mers qui baignoient leur Ile. Ces prétendus Souverains, appuyant de la force leurs prétentions ambitieuses, enlevèrent aux Hollandois grand nombre de vaisseaux, maltraitèrent leurs matelots, & causèrent un grand préjudice à leur commerce. Déjà, pour terminer cette contestation de l'Empire des Mers, les Hollandois se préparoient à un combat naval & déployoient la voile de leurs vaisseaux, lorsque des dissentions domestiques rappellèrent les Anglois dans leurs propres foyers.

Les Hollandois ne furent pas long-tems à s'appercevoir que les Anglois les aimoient bien moins comme Protestans, qu'ils ne les haïssent comme riches Commerçans. Dans le combat des Dunes, où la Flotte Hollandoise, commandée par l'Amiral Tromp, eut l'avantage sur les Espagnols; les Anglois, bien loin de fermer leurs ports à l'ennemi juré de la Religion  
Pro.

Protestante, les reçurent dans ceui de Dunkerque, où dix de leurs plus grôs vaisseaux, chargés d'hommes & d'argent, trouvèrent un azile sûr contre les Hollandois, qui poursuivoient en eux les ennemis de leur liberté.

Sous Cromwel, Tyran & Protecteur de l'Angleterre, le commerce de la Hollande reçut un échec bien terrible. Le Bill du Parlement, par lequel il étoit défendu à tous les étrangers d'apporter désormais en Angleterre sur leurs vaisseaux d'autres productions que celles du crû de leur pays, fut un coup mortel pour le commerce de la République, dont l'objet est, comme l'on fait, d'enlever avec œconomie les productions de tous les peuples, pour les répandre avec profit. Mais comme ce Bill ne permet aux étrangers l'exportation de leurs propres denrées, que sous des droits plus forts que si elles étoient importées par des vaisseaux Anglois; l'Angleterre a trouvé le secret, en leur interdisant par-là implicitement toutes exportations, de les faire par elle même.

Cet Acte de navigation, dont la gloire est dûe à Cromwel, est certainement

ment l'époque de la grande puissance maritime des Anglois. Ils ont pu sans doute favoriser ainsi leur commerce aux dépens de celui de toutes les Nations. Mais, Mr., ne trouvez-vous pas que ce droit extrême est une extrême injure ? *Summum jus, summa injuria.* Je suis surpris que les autres Nations, & surtout la vôtre, ne prennent point exemple sur les Anglois, pour exercer envers eux la même rigueur dans le commerce, qu'ils exercent envers tous les autres. La Nation Angloise a la réputation d'être la plus intelligente dans le commerce ; mais elle n'obtient cette réputation qu'aux dépens d'une qualité bien plus essentielle selon moi, je veux dire, cette générosité de sentimens noble & élevés, qui ont pour objet le bonheur de tous les humains.

Ce n'étoit pas assez pour l'Angleterre de violer à l'égard de la Hollande les droits imparfaits que prescrit l'amitié & la bienveillance, si elle ne donnoit encore atteinte à ses droits parfaits. Toujours entêtée de sa Souveraineté des mers, l'Angleterre exigea de nouveau des droits sur le poisson qu'on pê-

pêchoit le long de ses côtes; elle demanda une réparation complète du tort qu'elle pretendoit avoir souffert dans les Indes par la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales; elle permit même à ses Sujets, *dans le sein de la paix*, de se dédommager eux-mêmes & de se procurer une satisfaction convenable de ce qu'ils avoient à prétendre, à la charge des habitans de l'Etat, par la prise de leurs vaisseaux. En 1726, l'Angleterre, accoutumée à de pareils procédés, si contraires au Droit public de l'Europe, fit une espèce de guerre semblable à l'Espagne. Elle donna ordre à ses Amiraux de saisir les galions Espagnols, de mettre le scellé aux effets, de les amener à un port de la Grande-Bretagne, pour y faire la répartition des marchandises entre les intéressés de toutes les Nations, la portion du Roi d'Espagne mise en séquestre jusqu'au liquidement des sommes dues ou prises par les Armateurs Espagnols. Les Anglois ont introduit un nouveau Droit des gens, par lequel, sans se soumettre à la vaine cérémonie d'une déclaration de guerre, ils exercent

cent toujours à bon compte des actes d'hostilité. On diroit qu'en Morale ainsi que dans la Littérature les Anglois ne veulent être gênés par aucunes loix.

En conséquence de cette permission accordée aux Anglois par leur Souverain, d'exercer contre les Hollandois toutes sortes d'hostilités, sans aucune déclaration de guerre, la bonne-foi des Hollandois fut surprise. La porte fut tellement ouverte à toutes sortes de déprédation, qu'en moins d'une année tous les ports de la Grande-Bretagne furent inondés de vaisseaux Hollandois. Les Etats, qui concevoient parfaitement bien qu'en ruinant leur commerce, on ébranloit jusqu'à ses fondemens la République, qui n'a de vie que par lui, députèrent aussitôt un Ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour reclamer le Droit des gens si violemment outragé par cette Monarchie Républicaine. Cependant ils équipèrent un nombre convenable de vaisseaux, dont ils donnèrent le commandement à l'Amiral Tromp, afin de donner plus de force aux raisons que  
leur

leur Ambassadeur étoit chargé de faire entendre à Londres, & de garantir les trésors flottans de la République contre l'avidité Angloise. Mais comme si le Droit des gens n'étoit pas fait pour l'Angleterre, on n'eut aucun égard aux représentations fortes & pressantes de l'Ambassadeur Hollandois; & sans attendre qu'on eût décidé quels torts la République devoit réparer, l'Angleterre ne voulut pas perdre l'occasion favorable d'attaquer à l'imprévu vingt vaisseaux Hollandois qui revenoient des Barbades. Elle s'en empara contre tout droit, bien persuadée que, quelle que fût son injustice dans cette attaque, elle se maintiendrait dans son ancienne possession, qui est de ne jamais rendre ce qu'elle a déclaré une fois de bonne prise. La Flotte Angloise, commandée par l'Amiral Blak, attaqua celle de l'Amiral Tromp, sous le prétexte frivole qu'elle refusoit de baïsser le pavillon, & de reconnoître la Souveraineté des mers que l'orgueilleuse Angleterre s'arrogéoit. Telle fut l'origine de cette guerre sanglante, qui teignit si souvent les mers du sang des Anglois & des

DU

des

fou

rau

que

sur

répa

&amp; b

fut e

belli

enga

faver

de la

C

sur le

mort

père

ler pa

fit re

l'Emp

loir c

Négo

usage

les Na

plus v

Puissa

n' vo

v erain

pu pr

des Hollandois. La victoire demeura souvent indécise entre ces deux Amiraux, qui étoient tous deux sur mer ce que les Condés & les Turennes étoient sur terre. Après beaucoup de sang répandu de part & d'autre pour le vain & bizarre honneur du Pavillon, la paix fut enfin signée entre les deux Nations belligérantes, sans que la Hollande pût engager l'Angleterre à adoucir en sa faveur la loi rigoureuse du fameux Acte de la navigation.

Charles II. ne fut pas plutôt remonté sur le Trône d'Angleterre, dont une mort sanglante avoit fait descendre son père, & que Cromwel venoit de souiller par une injuste usurpation, qu'il fit revivre l'ancienne prétention de l'Empire des mers, & parut ainsi vouloir contester de nouveau aux Sujets Négocians de la République, le libre usage de cet élément commun à toutes les Nations. La guerre recommença plus vivement que jamais entre les deux Puissances Maritimes. La Hollande ne vouloit point reconnoître une Souveraineté que l'Angleterre n'a jamais pu prouver; elle vouloit soutenir

I le

le droit réel de son Commerce dans les Indes. Autant cette guerre étoit légitime de la part de la Hollande, qui combattoit pour la liberté de son Commerce, autant étoit-elle injuste de la part de l'Angleterre, qui n'avoit d'autre droit, pour troubler le Commerce de sa rivale, que celui que lui donnoit sa force. La République fut donc forcée à s'engager dans une guerre de mer, célèbre par les batailles les plus opiniâtrées qui se soient jamais données, mais dont tout le fruit fut l'affoiblissement des deux partis. Ce fut dans ces combats que se développa toute entière l'ame de de Ruyter, le plus grand homme de mer qu'on eût vu encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieues de Londres. Mais si l'Amiral Hollandois acquéroit beaucoup de réputation, en faisant triompher la Hollande sur les mers, dont les Anglois avoient toujours eu l'empire, la Hollande n'avoit pas moins raison de se plaindre de l'Angleterre, qui lui faisoit acheter si cher le droit commun à tous les hommes de naviger libre.

librement dans toutes les mers pour leur Commerce.

Toutes ces guerres, Mr., où nous voyons que la Hollande, s'est engagée contre son inclination pacifique, décèlent d'une manière assez visible le génie ambitieux de l'Angleterre, qui ne les a excitées que dans le dessein d'affoiblir de plus en plus la République, & de lui enlever les meilleures branches de son Commerce. Le génie de la République a luté longtems contre celui de l'Angleterre, avec des forces égales : mais soit que l'Anglois ait plus d'activité dans l'esprit, plus d'ambition dans le cœur, plus d'habileté dans la politique, plus de science dans le Commerce, que le Hollandois, nous voyons que depuis le Traité d'Utrecht, par lequel l'Angleterre obtint pour elle le contrat de l'Assiento & la possession de Gibraltar & de Port-Mahon, le Commerce Anglois a pris sur celui des Provinces-Unies un tel ascendant, qu'on n'oseroit presque le marquer, dans la crainte de n'être pas cru. Je ne vous arrête, Mr., sur ces tristes réflexions, que pour vous montrer l'Angleterre toujours conjurée

contre la République depuis son origine jusqu'à nos jours, & s'avancant pas à pas vers son grand but, qui est d'engloutir tout le Commerce de son Alliée, de miner peu à peu ses forces maritimes, & de finir par l'ensévelir sous les flots de la mer qui l'environne. Jamais l'alliance n'a été plus étroite entre les deux Nations qu'elle l'est aujourd'hui, & jamais aussi l'Angleterre ne fut plus redoutable à la Hollande. Elle l'embrasse, mais c'est pour l'étouffer. Comme votre prévention pour les Anglois, Mr., est un peu forte, j'vais encore parcourir avec vous certains faits, qui ne confirmeront que trop le système politique de l'Angleterre, qui tend à élever de plus en plus son Commerce sur les ruines de celui de votre République.

L'ascendant que la France prenoit de plus en plus sur l'Espagne, qu'elle affoiblissoit par la prise de ses villes tant en Flandre que dans la Franche-comté, allarma les Hollandois pour leurs frontières. Ils frémissent de se voir si voisins d'une Puissance formidable, dont ils n'étoient plus séparés que par une bar-

D  
bar  
bal  
bit  
par  
trip  
gle  
ent  
leur  
per  
l'id  
l'ar  
s'en  
gea  
dre  
des  
sou  
E  
ende  
& a  
glet  
sur l  
prés  
à la  
truit  
prot  
son p  
Holl  
qu'ils

barrière impuissante. Pour tenir la balance de l'Europe, & reprimer l'ambition de Louis XIV. qui s'approchoit par degrés d'eux, ils projetterent une triple alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède. Ce qu'ils croyoient devoir être leur salut, pensa causer leur perte. Louis XIV. indigné qu'un petit Etat tel que la Hollande conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des Rois, médita dès lors de s'en venger. Il ne suspendit sa vengeance quelque tems, que pour la rendre plus terrible. Elle éclata enfin par des événemens prodigieux, dont le souvenir durera autant que l'Histoire.

En 1672, la France, après avoir endormi la Suède par ses négociations, & acheté de son argent l'amitié de l'Angleterre, tomba avec toutes ses forces sur la Hollande. Songénie tutélaire la préserva d'une perte certaine, & sauva à la France l'éternel regret d'avoir détruit une République, qu'elle avoit protégée & chérie si longtems comme son propre ouvrage. Je pardonne aux Hollandois les sentimens de haine qu'ils prirent alors contre les François.

Ils avoient vu leur perte de trop près, & la guerre avoit causé chez eux de trop funestes ravages, pour que le Nom François ne leur fût pas devenu extrêmement odieux. Mais le fardeau de cette haine qu'ils portoient aux François, ne devoit-il pas tomber avec autant de force sur les Anglois, qui, pour mieux accabler la Hollande, s'étoient unis avec la France, contre les principes de la Raison d'Etat, pour élever une Puissance que leur intérêt étoit d'affoiblir? La haine des Anglois contre la France s'oublia dans cette occasion, pour se tourner toute entière du côté de la Hollande. Quel prétexte de guerre que celui que les Anglois alleguoient contre elle? La Flotte Hóllandoise, disoient-ils, n'avoit pas baissé son pavillon devant un bateau Anglois.

La France avoit du moins une raison plus spécieuse. Elle vouloit punir la Hollande d'avoir conspiré contr'elle, en formant une alliance favorable à l'Espagne son ennemie, & funeste à elle-même, dont elle dérangeoit les projets. Que pouvoit alors reprocher la Hollande à la France son alliée naturelle?

relle?

D  
rel  
dep  
elle  
con  
I  
act  
don  
gue  
me  
dél  
vali  
hui  
trou  
Cet  
teu  
doi  
fée  
bâti  
par  
enc  
cou  
Hol  
casi  
troi  
les a  
ces  
Vou  
Mr.

relle ? Sa trop grande puissance ? Mais depuis quand la force d'un Etat fournit-elle un prétexte de rupture à une Nation contre qui elle ne s'exerce pas ?

L'Angleterre, pour commettre des actes d'hostilité, n'avoit pas attendu à donner une aussi mauvaise raison de la guerre qu'elle déclaroit alors ouvertement à la République. Charles II. avoit déjà envoyé, sous les ordres du Chevalier Holmes, une Flotte de trente-huit vaisseaux de guerre en mer, pour troubler la navigation des Hollandois. Cette Flotte ayant rencontré, à la hauteur de l'île de Wigt, la Flotte Hollandoise qui revenoit de Smirne, composée de 5. vaisseaux de guerre & de 72. bâtimens marchands, sans être retenue par les liens de la paix qui n'étoit point encore rompue, l'attaqua avec beaucoup de fureur, à trois reprises. Les Hollandois ne perdirent dans cette occasion qu'un seul vaisseau de guerre & trois bâtimens marchands, leur valeur les ayant assez bien servis contre des forces beaucoup supérieures aux leurs. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Mr., que c'est presque toujours dans

un tems de paix, c'est-à dire dans un tems où les Nations se reposent avec sécurité sur les Traités, que l'Angleterre a commis des actes d'hostilité contre les autres Puissances. Si de nos jours, dans un tems où la guerre n'est pas encore déclarée, elle fait des incursions sur tous les vaisseaux François que leur malheur pousse vers ses Flottes, nous ne devons pas en être surpris. L'Angleterre ne fait en cela que suivre constamment ses anciens principes. C'est toujours à la force, & non à la justice, qu'elle mesure son Droit des gens.

Mais ce qui auroit dû pour jamais aliéner la Hollande contre l'Angleterre, c'est le projet ambitieux que cette Puissance conçut de partager avec la France les dépouilles de la République. La Hollande voyoit flotter sur ses bords les Etendars François; ses campagnes étoient jonchées & de sang & de morts; enfin l'unique espérance des Hollandois étoit dans leur désespoir. Ce fut dans ces tristes circonstances que Charles II. croyant la République perdue sans ressource, & voulant avoir sa part d'une si riche

riche proye, envoya vers le Monarque François le Duc de Monmouth son fils naturel, pour complimenter ce Prince sur ses grandes victoires, & le prier, qu'avant de soumettre le reste de la République, il voulût premièrement s'emparer des Iles de la Zélande, en faveur de la Couronne d'Angleterre. C'étoit le prix qu'elle exigeoit de ses opérations militaires par mer contre la Hollande, dans le même tems que les armes victorieuses de la France la pressoient de tous côtés sur terre.

Louis XIV. avoit trop écouté la voix de la vengeance; mais sa gloire une fois satisfaite, il n'est pas douteux qu'il n'eût laissé attendrir sa victoire aux pleurs d'un peuple malheureux. L'alliance que la Hollande avoit formée avec la Suède & l'Angleterre contre les intérêts de la France, n'étoit qu'une injure passagère, mais son commerce, que chaque jour rendoit encore plus florissant, étoit une injure éternelle pour le Peuple Anglois. Voila pourquoi l'on peut assurer que l'Angleterre, tant qu'elle fera du Commerce son idole, sera toujours conjurée pour avancer la perte

de la Hollande. L'ambition qui naît du désir d'étendre sa domination, est toujours moins funeste aux Nations, que celle qui naît du désir d'étendre son Commerce.

Alexandre n'a pas toujours brillé d'une triste splendeur. Les Royaumes que sa valeur conquéroit, son amour pour la gloire les rendoit à ceux qui même amour de la gloire en avoit dépouillés. Mais dans quels tems une Nation possédée de l'ambition d'aggrandir son Commerce, l'a-t elle referré, pour en favoriser d'autres qu'elle?

Je me rappelle d'avoir entendu dire que, durant la guerre qui s'alluma sous le règne de Charles II. entre les deux Puissances maritimes, un Seigneur Anglois avoit osé dire publiquement à la Haye en pleine compagnie, qu'avant qu'il fût deux ans on ne verroit plus aucun vaisseau sortir des ports de la Hollande; que la ruine de la Navigation des Provinces Unies étoit le vrai & unique but que se proposoit la Nation Angloise. Effectivement, elle s'est toujours conduite à l'égard des  
◦Hol-

Hollandois d'une manière à ne laisser aucun doute sur ce système politique, qu'on lui attribue. On a vu la Flotte, attaquant à Bergue en Norwége les vaisseaux Hollandois qui revenoient des Indes Orientales, violer d'une manière inouïe l'hospitalité des ports du Nord. Le succès ne répondit point à son attente; car les agresseurs ayant été repoussés avec beaucoup de bravoure, furent obligés de se retirer de la Baye en grand désordre & assez maltraités; & ils n'emportèrent de leur injuste entreprise que la honte & le remords d'un attentat si inexcusable.

Dans le tems que les armes victorieuses de Louis XIV. faisoient pancher la République vers sa ruine, l'Angleterre en accéléroit la chute par ses délirs ainsi que par ses armes. *Il faut détruire cette Carthage trop enviée, il faut l'abimer sous ses flots.* C'est ainsi que le Lord Chancelier d'Angleterre ne fit pas difficulté de s'exprimer publiquement dans la Harangue qu'il prononça aux deux Chambres du Parlement. Pour détacher la Nation Angloise des François, & lui donner pour les Hollandois  
des

des sentimens plus pacifiques, il ne falut pas moins que la résolution prise par l'Espagne de lui déclarer la guerre conjointement avec l'Empereur, & de lui défendre tout commerce dans ses ports, si elle ne rentroit aussi tôt en paix avec la Hollande. La jalousie du Commerce avoit donné pour ennemis à la Hollande les Anglois; la crainte de sa diminution les lui réconcilia. Cette Nation fière & ambitieuse n'accepta pourtant la médiation de l'Espagne, qu'en stipulant avec les Hollandois qu'ils lui payeroient la somme de deux millions de florins pour les frais d'une guerre qu'elle leur avoit elle-même si injustement déclarée. Mais les Hollandois étoient alors trop foibles pour reclamer les droits de l'équité naturelle. La guerre continuant toujours entre la France & la République, donna un essor libre au Commerce des Anglois. Leurs vaisseaux parcouroient sans crainte toutes les mers, & rapportoient dans leurs ports les richesses de l'Univers. Cependant le Commerce de la Hollande souffroit beaucoup d'une guerre, dans laquelle l'Empereur,  
l'Em-

l'Empire & l'Espagne étoient entrés  
 pour ses intérêts. Il est vrai que la  
 guerre venant à se tourner principale-  
 ment du côté des Alliés, la Hollande  
 respira un peu. Cette République fut  
 assez heureuse ou assez adroite, pour  
 ne paroître plus qu'auxiliaire, dans  
 une guerre entreprise pour sa ruine.  
 L'Empire & l'Espagne, d'abord auxi-  
 liaires, devinrent les principales par-  
 ties, & reçurent les grands coups.  
 Mais le Commerce, source unique de  
 la richesse & de la puissance de la Hol-  
 lande, étoit extrêmement gêné. Les  
 armes effarouchent le Commerce ainsi  
 que les Muses. Enfin le tems marqué  
 pour la paix arriva; & Louis XIV. dans  
 les conditions qu'il imposa comme  
 vainqueur, favorisa le Commerce des  
 Hollandois, leur rendit Mastricht, &  
 remit aux Espagnols quelques villes qui  
 devoient servir de barrière aux Provin-  
 ces Unies. Par cette paix, le Com-  
 merce de la Hollande alloit reprendre  
 son ancienne splendeur. C'en fut assez  
 pour réveiller la jalousie des Anglois,  
 & les porter à traverser par toutes for-  
 tes de moyens une paix, de laquelle  
 dé-

dépendoit la prospérité de la République. Mais celle-ci sourde à tout autre sentiment qu'à celui de ses pertes, ne voulut plus d'une guerre si funeste à son Commerce, & dont tout l'avantage auroit été pour l'Angleterre sa rivale.

L'Angleterre toujours ennemie & toujours jalouse de la France, s'étoit déterminée avec plus d'animosité que d'examen, à prohiber le Commerce de cette Nation. Mais trouvant, après une plus mûre délibération, que ce Commerce lui étoit avantageux, elle ne fut pas fâchée de renouer avec la France, qui de son côté rouvrit avec plaisir un Commerce où elle comptoit gagner. La France, dont les vues alors n'égalent pas son activité par rapport au Commerce, ne tarda point à s'apercevoir de son infériorité: en 1687. elle fut obligée de doubler les droits d'entrée sur les draps larges & sur les Serges. Les suites de la révolution survenue en Angleterre en 1688, interrompirent de nouveau le Commerce. La paix de Ryswick en 1694. ne diminua rien de ces vengeances ré-

cipro-

ciproques. La Hollande traita séparément, & obtint des conditions favorables pour son Commerce. „ En effet, dit le Traducteur du *The British Merchant* dans son discours préliminaire, le rarif de 1699. livroit à cette „ République toutes les branches de notre navigation & de notre industrie : „ les droits sur les étoffes de laine y „ étoient réduits à près de moitié, & „ & celles de l'Angleterre devoient nécessairement nous passer sous le nom „ des Hollandois “.

C'étoit avec un chagrin bien sensible que l'Angleterre voyoit la Hollande prospérer par un Commerce, dont elle auroit pu partager les profits avec sa rivale, si sa haine contre la France ne l'avoit aveuglée sur ses propres intérêts. Elle travailla à détourner de la Hollande ces canaux féconds d'un Commerce si lucratif pour son Alliée, en l'engageant contre son propre intérêt dans la malheureuse guerre de 1702. dont elle n'a tempore d'autre avantage que celui d'épuiser ses finances & d'accroître le Commerce de l'Angleterre, aux dépens du sien propre.

Le

Le Roi, pour punir l'ingratitude de la République, prohiba toutes les manufactures de l'Angleterre, soit qu'elles vinssent en droiture, soit par entrepôt dans d'autres Etats; & il fixa sur quelques unes de ses denrées les droits proportionnés au besoin qu'on en avoit. Cette prohibition causa une perte réelle tant aux Anglois qu'aux Hollandois; mais les Anglois y furent peu sensibles, parce qu'elle retomboit en partie sur les Hollandois, & que d'ailleurs ils méditoient dès lors de se dédommager, aux dépens des Hollandois, d'un Commerce, dont ils avoient tari eux-mêmes la source, parce qu'il ne couloit pas entièrement pour leur propre avantage. Voici comme ils s'y prirent.

Louis XIV. indigné depuis long-tems de ce que l'Angleterre, conformément au fameux Bill du Parlement projeté du tems de Comwel, avoit interdit jusqu'à-présent à ses Sujets, aussi bien qu'à ceux de la République & à toutes les autres Nations commerçantes, d'y porter avec leurs vaisseaux des marchandises étrangères qui n'étoient point

D  
po  
ave  
pu  
ten  
le c  
fail  
qu'  
Ro  
rap  
me  
L  
au  
inté  
sur  
terr  
met  
des  
Gra  
de r  
que  
à la  
Etat  
que  
leur  
suiv  
me  
null

point du crû de leurs pais respectifs, avoit, suivant la Loi du Talion, fait publier dans son Royaume le 6. Septembre de l'année 1701. une semblable défense contre les Anglois: Réprésaille si juste & si bien fondée en équité, qu'il seroit à souhaiter que tous les Royaumes & Etats fissent autant par rapport à la Grande Bretagne. Comme cette défense, quoique fondée sur le Droit Naturel, avoit porté au Commerce des Anglois en France un coup aussi funeste que celui que cette Nation intéressée avoit fait tomber autrefois sur le trafic des Hollandois en Angleterre, ils ne manquèrent point de la mettre particulièrement au nombre des motifs essentiels, qui portoient la Grande-Bretagne à déclarer la guerre de 1702. On est tout surpris de voir que l'Angleterre ait déclaré la guerre à la France, pour avoir fait dans ses Etats une loi toute semblable à celle que les Anglois avoient autorisée dans leur Parlement, & qu'ils regardoient, suivant les maximes de leur Etat, comme très-juste & très-raisonnable, & nullement capable de donner le moindre

dre sujet de rupture aux Nations pour qui elle étoit si rigoureuse. Je laisse, Mr. , à votre impartialité à qualifier cet étrange principe du Droit des gens de la Grande-Bretagne, qui défend aux autres Nations ce qu'elle se permet à elle-même.

Tout commerce ayant donc cessé entre la France & la Grande Bretagne, celle-ci, au mépris des Traités, qui rendoient le commerce de Portugal très-avantageux à la Hollande, traita séparément avec le Portugal, pour en déterminer tout le commerce en sa faveur. Ce fut dans cette vue que Mr. Methuen, son Ambassadeur Extraordinaire auprès du Roi de Portugal, conclut le 27. Décembre 1703. un Traité mutuel avec ce Prince, dans lequel il fut stipulé, qu'il seroit permis aux Anglois d'apporter en Portugal toutes sortes de draps & autres manufactures de Laines Angloises, sur le même pied que cela se pratiquoit avant qu'on en eût généralement défendu l'entrée, pour favoriser les fabriques nouvellement établies dans ledit Royaume; & que cette permission subsisteroit

D'  
 ster  
 qu  
 dan  
 mo  
 Fra  
 Ho  
 An  
 de  
 Na  
 pay  
 qui  
 cet  
 Ho  
 tug  
 pre  
 pay  
 est  
 C  
 l'An  
 ce d  
 le P  
 ces  
 pou  
 Uni  
 Fran  
 vire  
 rend  
 faiso

steroit pour jamais ; & aussi longtems que les vins de Portugal payeroient dans la Grande - Bretagne un tiers moins de droits d'entrée que ceux de France. Cette ruine du Commerce Hollandois, signée par le Ministre Anglois, lui valut une statue de la part de toutes les villes commerçantes de la Nation, qui ne crurent jamais assez payer l'accomplissement d'un Traité qui leur étoit si avantageux. Depuis cette époque fatale, le Commerce Hollandois n'a pu se soutenir en Portugal ; & dans sa chute il a entraîné presque toutes les manufactures du pays, aujourd'hui si languissantes, qu'il est presque impossible de les ranimer.

Ce n'étoit pas là le dernier coup que l'Angleterre devoit porter au commerce de la Hollande. Il fut arrêté dans le Parlement, qu'on feroit des instances réitérées auprès de la Reine Anne, pour qu'elle disposât les Provinces-Unies à cesser tout commerce avec la France. Leurs Hautes-Puissances ne virent pas d'abord le piège qu'on leur rendoit. Les Ministres Anglois leur faisoient envisager la cessation de tout

commerce avec la France, comme un moyen très propre à affoiblir & mettre à la raison cette redoutable Couronne. Mais l'événement prouva que dans cette négociation le motif des Anglois avoit été de ruiner ce qui restoit du commerce de la Hollande, & de satisfaire en même tems leur aversion naturelle contre la France. En déferant trop aux sentimens de la Reine Anne & aux sollicitations du Parlement, la Hollande s'enchaîna elle-même au char de l'Angleterre, & devint l'instrument de la grandeur de sa plus cruelle ennemie. Ne pouvant plus tirer des vins de la France, elle se vit réduite à se pourvoir de ceux de Portugal par le canal des Anglois, au grand avantage du commerce de ces derniers. La République auroit bien dû se dire dans le tems de cette négociation insidieuse, où on lui persuada de cesser tout commerce avec la France, *timeo Danaos & dona ferentes.*

Leurs Hautes Puissances, ayant ouvert les yeux sur le piège où elles avoient été prises, refusèrent de consentir au renouvellement de cette in-  
terdi-

terdition en 1704, malgré les vives instances que le Parlement d'Angleterre leur fit renouveler à cet égard. Elles firent parvenir à la Reine les pressans motifs qui les empêchoient de prolonger la défense en question par rapport à ces Provinces. Quelque solides que fussent les raisons de la République, puisqu'elles avoient pour but d'empêcher la ruine totale de son commerce, les Anglois néanmoins ne les trouvèrent pas d'un assez grand poids, pour se faire un crime de prendre & de confisquer grand nombre de vaisseaux, dont les passeports faisoient assez connoître qu'ils appartenoient aux habitans de cet Etat, un de leurs plus considérables & plus fidèles Alliés. Ce juste refus, que firent alors leurs Hautes-Puissances, leur fut même imputé dans la suite comme un grand crime, parce qu'elles avoient éludé par-là les véritables vues du Parlement, & qu'elles n'avoient pas eu la complaisance, pour faire plaisir aux Anglois, d'appauvrir la République. On vit dans cette occasion les plaintes par-

K 3

par-

partir de l'endroit même où elles auroient dû être portées. C'étoient les Anglois qui avoient tort, & qui se plaignoient des Hollandois, qu'ils avoient offensés.

On voudroit, Mr., que l'Angleterre se jugeât elle-même, comme elle juge les autres Nations. Si l'Angleterre, par son Traité d'alliance avec la Hollande, avoit acquis le droit de défendre à celle-ci son commerce avec la France leur ennemie commune; pourquoi, sous le règne d'Elisabeth, ne put-elle digérer que les Provinces Unies eussent fait arrêter des vaisseaux Anglois, qui alloient dans les ports d'Espagne, pendant le plus grand feu de la guerre entre l'Espagne & les Provinces Unies? Auroit-elle donc eu le pouvoir de lier la Hollande par rapport à une loi, dont elle fait usage contre les autres Nations? Les Anglois ont toujours eu l'injustice de refuser aux autres Nations, de traiter avec eux sur le même pied qu'ils veulent traiter avec elles. Ils veulent que leur commerce soit ouvert avec les ennemis de leurs Alliés, & ils ne peuvent souffrir que leurs Alliés trafiquent  
avec

avec les ennemis de la Nation Angloise. Lorsqu'ils furent devenus ennemis de l'Espagne, ne voulurent-ils pas empêcher les villes d'Allemagne d'y envoyer des marchandises? eux qui naguères avoient trouvé mauvais que les Hollandois leurs alliés leur défendissent tout commerce avec ces mêmes Espagnols. Les Allemans ne furent pas les seuls qui s'opposèrent à l'interdiction que l'Angleterre qui s'opposèrent à l'interdiction que l'Angleterre faisoit de tout Commerce avec ses ennemis. Les Polonois se plaignirent aussi, par un Ambassadeur envoyé auprès, que l'Angleterre violoit le Droit des gens, en voulant leur ôter la liberté du Commerce, & sous prétexte de leurs guerres, empêcher le commerce des Danois. Cela fit naître entre ces deux Peuples une guerre qui ne finit pas heureusement pour les Anglois; car les Danois leur imposèrent un tribut, appelé le *Denier Danois*, dont le nom subsista, après même que la raison du tribut eût été changée. La France sur tout, qui a toujours permis aux Peuples qui sont en paix, de commercer même avec les ennemis du Royaume, n'a jamais per-

mis à l'Angleterre de restreindre son commerce avec les ennemis de la Nation Angloise. Ainsi, lorsqu'après la paix de Vervins la Reine Elisabeth continuant la guerre avec l'Espagne, pria le Roi de France de permettre qu'elle fit visiter les vaisseaux François qui alloient en Espagne, ce Prince la refusa, par la raison que ce seroit une occasion de favoriser le pillage & de troubler le commerce. Pourquoi la France ne jouiroit-elle point de la liberté qu'elle accorde aux autres Nations? La guerre n'est-elle pas toujours assez féconde en malheurs; & n'est-ce pas assez qu'elle coupe les canaux du commerce qui se fait entre les Nations belligérantes, sans que les Nations neutres ou alliées des deux côtés souffrent de cette interruption? La France moins vive que l'Angleterre sur ses intérêts, & par-là plus généreuse, plus noble dans ses sentimens, permet presque l'entrée de ses ports à ceux-mêmes avec qui elle est en guerre, voulant d'un côté réparer les maux qu'elle fait de l'autre.

Voilà donc, Monsieur, à quoi ont abouti tant de manœuvres sourdes & obscures que le tems a mises au grand jour,

jour, tant d'alliances violées, tant de guerres injustement entreprises de la part de l'Angleterre. Cette Nation a toujours eu en vue de fortifier son commerce des débris de celui des autres Nations, & principalement de la Hollande. Mais ce n'est pas-là que s'arrête le cours des injustices dont la République a droit de se plaindre. Suivez moi, je vous prie, & soutenez votre attention; que le récit d'injustices encore plus criantes que celles dont je vous ai jusqu'ici entretenu, ne vous fatigue pas.

Les Algériens, ces Pirates & Ecu- meurs de mer, dont toute la Chrétienté devoit purger la Méditerranée & l'Océan, qu'ils infestent par leurs brigandages, ont toujours trouvé grace aux yeux des Anglois, toutes les fois qu'ils ont pu nuire au commerce des Hollandois. Tandis que la Grande-Bretagne s'est jouée de la foi des Traités conclus entr'elle & la Hollande, elle s'est montrée dans toutes les occasions plus que religieuse observatrice de ceux qu'elle a signés avec Alger. J'en fais bien la raison; c'est qu'il importe extrêmement aux Anglois que les Algériens troublent le commerce des autres Puif-

sances Chrétiennes, tandis que ces Corsaires respectent le leur.

Je vais sans-doute étonner votre religion. Pendant que la guerre étoit allumée entre les deux Puissances maritimes, les Anglois firent non seulement la paix, mais même un Traité d'alliance avec les Algériens, quoiqu'ennemis mortels du Nom Chrétien; en vertu duquel il fut permis à ces Corsaires de se réfugier avec leurs propres vaisseaux, & ceux qu'ils auroient enlevés, dans les ports d'Irlande, où ils trouveroient un azile assuré, soit pour radouber leurs vaisseaux, soit pour prendre toute sorte de provisions, afin de continuer leurs rapines. Les Anglois, en vertu du traité d'alliance fait avec les Algériens, eurent bientôt la satisfaction de voir fondre sur les Hollandois tout le mal que ces infidèles sont capables de leur faire, lorsqu'on leur lâche la bride, & qu'au mépris du nom Chrétien, ils sont aidés par des Chrétiens mêmes pour faire la guerre à des Chrétiens ennemis. Deux vaisseaux, l'un Anglois & l'autre Turc, ayant rencontré près du Cap St. Vincent un Aventurier Zélandois, l'attaquèrent conjointement avec tant  
de

de fureur , que le plus grand nombre de l'équipage fut tué. Les Anglois, après s'être emparés de ce vaisseau, livrèrent aux Turcs tous leurs frères Protestans. Comme les loix de l'Europe proscrivent l'esclavage parmi les Chrétiens, les Anglois se contentèrent du Navire enlevé & de sa cargaison pour la part qui leur revenoit de cette proye. Cependant ils consentirent que le nom Chrétien fût profané par des Mahometans, en leur abandonnant des Chrétiens, sur qui ils pussent venger le mépris de leur Secte. Par le droit rigoureux de la guerre, les Anglois pouvoient sans doute pousser l'inhumanité jusques-là : mais la Religion éplorée ne vit qu'avec indignation que son propre intérêt chez les Anglois cédoit à celui de leur commerce. Ceci n'est qu'un trait d'impiété ; écoutez maintenant les injustices occasionnées par les Algériens & commises par les Anglois.

Par l'article 21. du Traité de Breda, il fut expressément stipulé, qu'il ne seroit permis à aucun Armateur étranger de vendre ou de troquer dans les ports de l'un des Contractans les pri-

prises qu'il auroit faites sur l'autre, ni de s'y radouber ou rétablir du dommage qu'il auroit souffert. Contre la teneur expresse dudit Traité, les Corsaires d'Alger, dont le Dey avoit rompu la paix avec l'Etat, dans l'espérance de faire du butin, mouillèrent dans l'Isle de Wight & autres ports du Royaume d'Angleterre. Cette liberté, qui leur fut accordée par les Anglois, parce qu'ils étoient Turcs, & qui leur eût certainement été refusée s'ils avoient été Chrétiens, leur facilita le moyen de croiser tantôt avec trois vaisseaux devant le Texel, tantôt avec trois autres aux environs des bancs de la Flandre, & par conséquent de roder continuellement le long des côtes de la République. Ce voisinage des Algériens, que les Anglois n'auroient pas dû favoriser, coûta aux Hollandois la perte de plusieurs de leurs vaisseaux: sur quoi la République ayant porté ses plaintes au Gouvernement Anglois par son Ambassadeur, il ne crut pas devoir se brouiller avec les Algériens, pour rendre justice aux Hollandois.

Les

Les Algériens eussent-ils été Chrétiens, les Anglois, quoique leurs alliés, n'auroient point violé leur Traité avec eux, en leur refusant un azile, d'où ils pouvoient, avec autant d'injustice que d'impunité, insulter aux Navires Hollandois. Tandisque, par le Droit des gens, ils pouvoient protéger les Hollandois leurs alliés contre les Algériens leurs alliés, qui faisoient une guerre injuste, ils ne se montroient pas seulement neutres. Les Chrétiens étoient toujours sacrifiés aux Turcs. En voulez-vous une preuve ?

En 1704, leurs Hautes-Puissances envoyèrent le Lieutenant - Amiral Kallenbourg, pour donner la chasse aux Corsaires d'Alger, qui, après avoir perfidement rompu la paix avec la République, avoient enlevé plusieurs vaisseaux Hollandois, & flétri des fers de l'esclavage tous les matelots qu'ils y avoient trouvés. Il réunit sa Flotte à celle de l'Amiral Roocke qui croisoit dans la Méditerranée. Le Vice-Amiral Wassenauer eut le bonheur, après un combat fort opiniâtre,

de

Les

de s'emparer d'un vaisseau Algérien, qu'il conduisit à la Flotte combinée, que le susdit Amiral Roocke commandoit en Chef. Celui-ci, sans aucun égard pour la Neutralité, qu'il devoit au moins observer entre des Alliés ennemis les uns des autres, rendit non seulement la liberté au Corsaire qui avoit été pris; mais même, pour prévenir que quelqu'un des vaisseaux Hollandois ne l'attaquât une seconde fois pendant son retour, il le fit escorter par un vaisseau de guerre Anglois, jusqu'à ce qu'il fût hors de la portée de la Flotte des États. C'est ainsi que, pour récompenser la Flotte Hollandoise, dont les forces navales n'avoient pas peu contribué à la prise de Gibraltar, l'Angleterre ne lui permit pas de poursuivre les perfides Algériens, & d'assurer le commerce troublé de ses Marchands.

Ma plume, Monsieur, est enfin lassée de tracer cette longue suite d'injustices & de préférences indignes, que les Anglois ont toujours données aux Algériens sur les Hollandois. Peut être trouveriez vous que je passe  
les

les bornes de la vérité, si je vous disois que les Hollandois sont redevables aux Anglois de ces diverses infractions de Traités, dont les Algériens se sont rendus coupables envers les Hollandois. Si cela n'est pas, du moins les Anglois ont-ils mérité qu'on les en soupçonnât.

Souffrez, Monsieur, qu'avant de finir cette lettre, qui n'est déjà que trop longue, j'arrête encore un moment vos yeux sur le tableau frappant des injustices dont les Anglois se sont rendus coupables dans la dernière guerre envers les Hollandois. Le titre d'Allié n'y fut guère respecté. Quelle multitude immense de vaisseaux ne furent pas conduits dans les différens ports d'Angleterre ! Une liste complète de tous ces vaisseaux vous effrayeroit, Monsieur, & vous ne pourriez-vous empêcher de dire : quels plus grands maux les Anglois eussent-ils faits aux Hollandois, s'ils eussent été leurs ennemis ? Le souvenir en est encore tout vif & tout sanglant dans l'esprit des Négocians & des Assureurs d'Amsterdam. Les

fastes

fastes de la Nation les porteront jusqu'à la postérité la plus reculée. Combien de banqueroutes occasionées, de ménages ruinés par ces pirateries des Anglois plus qu'Algériennes. Les vaisseaux Hollandois craignoient beaucoup moins la rencontre des Armateurs François que celle des Armateurs Anglois. Du moins quelques traces d'humanité faisoient pardonner aux premiers les maux nécessaires que la guerre fait commettre, & que le tems force de dissimuler. Si, sur la demande des Etats-Généraux, quelques vaisseaux de la Nation ont été rendus, ce n'est qu'après bien des années consumées dans des procès portés aux différentes Amirautés, pendant lesquelles les vaisseaux se pourrissoient dans les ports, & leurs cargaisons s'endommageoient extrêmement. Outre cette perte déjà considérable par elle-même, les propriétaires étoient encore condamnés à supporter les frais de la Justice, & à payer les Anglois qui avoient conduit & gardé pendant tout le tems les vaisseaux. Il eût beaucoup mieux valu pour les in-

D'  
int  
ren  
leur  
ent  
de  
qu'  
arès  
vais  
Spéc  
Mar  
don  
Tra  
en r  
la R  
ce q  
seva  
appa  
Etat  
mêm  
d'ice  
priét  
les r  
supp  
où m  
que  
Nati  
droit  
à rep

intéressés qu'on ne leur eût point rendu justice, puisque cette justice leur imposoit des frais, dont ils n'étoient point dédommagés par la reddition de leurs vaisseaux qui n'étoient bons qu'à bruler, & de leurs cargaisons très-endommagées. En prenant les vaisseaux Hollandois, sous le prétexte spécieux qu'ils étoient chargés de Marchandises ennemies, les Anglois donnoient atteinte au 5<sup>me</sup>. article du Traité de Commerce conclu à Londres en 1674. entre la Grande Bretagne & la République de Hollande. Voici ce que porte ledit article: *Tout ce qui sera trouvé être chargé dans les vaisseaux appartenans aux sujets des Seigneurs Etats, sera libre & inarrêtable, quand même toute la cargaison, ou une partie d'icelle, appartiendroit en pleine propriété aux ennemis de Sa Majesté, excepté les marchandises de contrebande.* Je supprime, Monsieur, des réflexions, où ma juste indignation mettroit quelque chose de trop vif, contre une Nation si respectable par tant d'endroits, & à qui l'on n'a presque rien à reprocher que ses injustices envers les

*autres Nations pour étendre son Commerce.*

Après tant de monumens de perfidies, de violations de Traités, de guerres injustement entreprises, qui déposeront à l'avenir contre les Anglois, vous serez sans-doute surpris, Monsieur, que les Hollandois ayent formé avec eux des engagemens si forts & si étroits, qu'il semble aujourd'hui qu'il ne soit plus en leur pouvoir de les rompre. Il ne m'appartient pas de lever d'une main téméraire le voile qui couvre les ressorts mystérieux qui font mouvoir les Etats. Mais je dirai d'après l'illustre Montesquieu, que les fautes que font les Hommes d'Etat ne sont pas toujours libres; que souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; & que les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens. En effet la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit, souvent se précipite, se confond par elle-même, s'enveloppe & s'embarasse dans ses propres subtilités, & ses précautions lui sont un piège.

On

On ne sauroit citer aucune Nation (je n'excepte pas même celles qui sont renommées par leur sagesse & leur politique) à qui l'on ne puisse reprocher d'avoir fait de fausses démarches, que la prudence même sembloit avoir dirigées, mais que l'événement a fait connoître pour ce qu'elles étoient. C'est ainsi que Dieu régne sur tous les Peuples. Il veut leur faire sentir qu'ils sont assujettis à une force majeure, qu'ils sont plus ou moins qu'ils ne pensent, que leurs desseins sont suivis d'effets imprévus; que comme ils ne sont point maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ils ne peuvent aussi prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer.

La Hollande ne s'est jettée entre les bras de l'Angleterre, que pour sauver sa Religion, & éviter l'oppression tyrannique dont elle se croyoit menacée par la France. Qu'est-il arrivé? Dans l'Angleterre Protestante elle a trouvé, comme il paroît par les faits que j'ai rapportés ci

dessus, la plus cruelle ennemie de sa Religion, & sur-tout de son Commerce. Oui, Monsieur, c'en est fait de la République, j'ose dire même de toute l'Europe, si la France se trouve aujourd'hui impuissante à reprimer cette cupidité sans bornes de l'Angleterre. Si cette fière Nation, asservissant la mer par ses Flottes impérieuses, détruit le Commerce de la France, usurpe sur elle le Canada & ses autres possessions en Amérique; accrue du Commerce & des possessions de la France, croyez-vous, Monsieur, qu'elle se modérera elle-même, qu'elle mettra un frein à son ambition? L'ambition reconnoît-elle donc d'autres bornes que celles que lui prescrit une force étrangère! Et si la force de la France, dont l'ame est le Commerce, succombe sous les efforts de l'Angleterre, quelle autre force l'Europe pourra-t-elle lui opposer? Ce n'est pas précisément la France que l'Angleterre hait dans la France, c'est son Commerce qui fait l'objet de l'envie de sa rivale. Elle le hait dans les autres Nations

à

à mesure de l'étendue qu'il a : d'où l'on peut inférer que toutes les Nations qui le cultivent , deviendront tour à tour ses ennemies. Comme la France lui pèse plus qu'aucune autre Nation , elle profite cependant de l'aveuglement qui fascine encore les yeux de ses Alliés , pour détruire , s'il se peut , la Marine de France , & avec elle un des principaux ressorts de son Gouvernement. Délivrée une fois de la France , elle tourneroit bientôt ses forces maritimes contre les autres Nations. Con-Consternées & abattues par la terreur , stupides & comme dans le silence , elles n'oseroient jeter alors des regards fixes sur le Peuple Anglois ; & perdant le courage , elles iroient au devant des fers qu'il leur présenteroit , & attendroient de leur patience & de leurs bassesses quelque délai aux misères dont elles se verroient menacées. Il est à croire que la France conjurera l'orage , & qu'elle fera rentrer l'Angleterre dans cet état d'abaissement où il est nécessaire

qu'elle soit réduite pour ne plus troubler l'Europe.

Le croiriez vous, Monsieur? La haine des ennemis de la France commence à s'affoiblir & à reculer devant les injustices Angloises. Si l'on excepte le petit peuple, qui n'entre presque pour rien dans le Commerce de la République, les Négocians indignés des pertes qu'ils ont essuyées dans la dernière guerre, & que vraisemblablement ils essuyeronent encore dans la présente, ne souhaitent rien tant que l'abaissement de l'Angleterre. Si j'en crois les Nouvelles publiques, l'Angleterre a déjà violé le respect qu'elle doit aux Pavillons Hollandois & Suédois. Sous prétexte de détruire le Commerce de la France, elle travaille toujours à détruire celui des autres Nations, soit neutres, soit alliées. Elles ont beau lui représenter que rien n'est plus conforme à l'équité naturelle, que de continuer avec la France son ennemie un Commerce très lucratif pour elles, pourvu qu'elles n'exportent point dans ses ports des provisions de guerre & tout

ne plus  
 neur? La  
 nce com-  
 er devant  
 Pon ex-  
 ni n'entre  
 Commerce  
 Négoçians  
 t effuyées  
 que vrai-  
 nt encore  
 itent rien  
 Angleterre,  
 publiques,  
 e respect  
 Hollandois  
 e détruire  
 elle tra-  
 celui des  
 es, soit  
 représen-  
 nforme à  
 continuer  
 un Com-  
 , pourvu  
 dans ses  
 uerre &  
 tout

tout ce qui tend directement à la  
 perpétuer. L'Angleterre s'est formé  
 d'autres principes, auxquels elle veut  
 les plier. Elle veut que ministres  
 de sa haine, instrumens serviles de  
 sa grandeur, elles oublient leurs pro-  
 pres intérêts pour ne s'occuper que  
 des siens; & pour récompense des  
 services qu'elle exige d'elles, elle  
 versera à pleines mains le mépris sur  
 leurs bonnes qualités, & les oppri-  
 mera sous un joug de fer. Quel  
 malheur pour l'Europe qu'il y ait une  
 Angleterre, s'il faut que, pour rem-  
 plir sa haute destinée, l'Angleterre  
 lui donne la loi!

Inutilement la France travaille à  
 écraser tous les germes de discorde:  
 l'Angleterre a résolu la guerre, &  
 sa fureur veut de ses étincelles em-  
 braiser toute l'Europe. Pour droit  
 elle n'allégué, & ne peut alléguer  
 que la supériorité de ses forces nava-  
 les. Par une politique digne de  
 Hobbes & de Machiavel, elle s'ima-  
 gine qu'il lui est permis de prévenir  
 l'accroissement des forces maritimes  
 de la France. C'est dans un avenir

très-éloigné qu'elle va chercher à cette Puissance des crimes imaginaires, pour avoir droit de lui déclarer la guerre & de lui faire tout le mal possible. Elle compte si peu sur les raisons exposées dans les Mémoires de ses Commissaires, qu'on lui entend dire tous les jours, que la France trouvera en elle un ennemi plus craint, plus conjuré contr'elle, que les Annibal, & les Mithridate le furent autrefois contre Rome, tandis qu'elle s'occupera du soin de former une Marine.

Il n'est pas douteux, Monsieur, que toutes ces raisons & autres, dont les bornes d'une lettre ne m'ont pas permis de faire mention, n'aient été présentes à l'esprit de leurs Hautes-Puissances, qu'elles n'en aient fait souvent la matière de leurs délibérations publiques, qu'elles n'aient compris parfaitement que leur alliance avec l'Angleterre est d'autant plus onéreuse pour la République, qu'elle l'engage dans des guerres ruineuses qui troublent son Commerce, & dont elle ne tire d'autre utilité que celle  
d'ag-

d'aggrandir de plus en plus sa rivale; que cette barrière qu'elle a voulu mettre entr'elle & la France, lui devient entrêmement dispendieuse. Pourquoi donc, m'allez vous dire, ne rompt' elle pas avec l'Angleterre une alliance qui lui est si préjudiciable? Le dénouement de cette question se trouve dans la crainte extrême que lui inspire la France, de faire la conquête de ses Etats & de bouleverser sa Religion. C'est, je l'avoue, offrir à la Religion un grand sacrifice, que de le faire aux dépens de son propre Commerce. D'ailleurs, sans insister sur le désavantage, qui reviendrait à la France des conquêtes par lesquelles elle subjugueroit la Hollande, & en feroit une de ses Proviuces, puis-qu'assurément la Hollande sans les Indes Orientales ne seroit bonne qu'à noyer, je vais hasarder ici une réflexion, que j'ai empruntée de *l'Esprit des Loix*, & qui, plus je la médite, prend dans mon esprit un air de vérité. Il est à croire que se joignant à la modération naturelle du

Prince, qui a toujours préféré le titre de *Pacificateur* à celui de *Triomphateur*, & qui certainement n'eût jamais combattu, si l'on n'eût pas irrité la victoire dans ses bras, n'aura pas peu contribué, trente ans après, à cette paix qu'il a donnée à ses ennemis, & dans laquelle on a vu un Roi victorieux rendre toutes ses conquêtes pour tenir sa parole, rétablir tous ses Alliés, & devenir l'Arbitre de l'Europe par son desintéressement plus encore que par ses victoires. La voici tirée du Chapitre VI. de *l'Esprit des Loix Livre IX.* où l'on traite de la force défensive des Etats en général. „ Pour qu'un Etat soit „ dans sa force, il faut que sa grandeur soit telle, qu'il y ait un rapport de la vitesse avec laquelle on peut exécuter contre lui quelque entreprise, & la promptitude qu'il peut employer pour la rendre vaine. Comme celui qui attaque peut d'abord paroître partout, il faut que celui qui défend puisse se montrer partout aussi, & par conséquent que l'étendue de l'Etat „ soit

» soit médiocre , afin qu'elle soit  
 » proportionnée au degré de vitesse  
 » que la Nature a donné aux Hom-  
 » mes pour se transporter d'un lieu  
 » à un autre . . . . La vraie puis-  
 » sance d'un Prince ne consiste pas  
 » tant dans la facilité qu'il a à con-  
 » quérir, que dans la difficulté qu'il  
 » y a à l'attaquer , & , si j'ose parler  
 » ainsi , dans l'immutabilité de sa  
 » condition. Mais l'aggrandissement  
 » des Etats leur fait montrer de  
 » nouveaux côtés par où on peut  
 » les prendre. Ainsi , comme les  
 » Monarques doivent avoir de la  
 » sagesse pour augmenter leur puis-  
 » sance , ils ne doivent pas avoir  
 » moins de prudence afin de la bor-  
 » ner. En faisant cesser les inconvé-  
 » niens de la petitesse , il faut qu'ils  
 » aient toujours l'œil sur les incon-  
 » véniens de la grandeur “

Réfléchissez a votre tour , Mon-  
 sieur, sur ce passage , & vous trou-  
 verez peut être que les raisons poli-  
 tiques qu'il renferme , sont pour la  
 Hollande une barrière beaucoup plus  
 puissante contre la France, que celle  
 que

que la République a obtenue par le Traité d'Utrecht. La Flandre ouverte de toutes parts pourroit-elle arrêter un Vainqueur en furie ? J'ai bien d'autres questions à examiner avec vous, comme la Souveraineté des Mers, cette source de tant d'injustices commises de la part des Anglois ; cette loi gênante que l'Angleterre impose à tous les Peuples de l'Europe, de ne point faire de commerce avec la France ; ces incursions inouïes, dans le sein de la paix, sur tous les Vaisseaux François. Si la matière par son abondance ne me force point à en faire un Livre, je la traiterai dans d'autres lettres. Vous ne tarderez pas d'être instruit du parti que j'aurai pris.



# LIVRES NOUVEAUX

qui se trouvent

chez les mêmes Libraires.

---

**L'***Academie de l'Homme d'Epée; ou la Science parfaite des Exercices Defensifs & Offensifs*, en 116. belles Estampes ou Pl. en taille douce, accompagnés d'*Explications* détaillées avec soin. Haye 1755. 4to. L'Ouvrage qu'on presente au Public, est le fruit de l'Expérience que Mr. *Girard* a faite pendant 15. Années, dans les differents Exercices des Armes. Aussi y trouve-t'on la methode la plus sûre pour remporter la Victoire dans les Combats, pour le service de la Patrie, le Maintien de la Religion, des Loix & de la Justice, aussi bien que pour la Defense de la vie.

Il seroit superflu d'insister ici sur le Devoir des Gens de Guerre, de se rendre aussi parfaits qu'il est possible dans la Science ou dans *l'art de l'Offensive & de la Deffensive*, & sur la honte dont est chargé tout Homme  
d'.

d'Epée, qui ne fait point se servir des Armes qu'il porte. Il suffit de dire, que les exercices des Armes sont utiles à tous les jeunes gens de bonne Famille, quand même ils ne porteroient pas l'Epée, avec d'autant plus de raison, puisque ces Exercices, non seulement procurent aux membres de l'Ecolier un dégagement très utile à la Santé, mais aussi l'accoutument à une belle attitude dans toute sa personne.

Le Present Ouvrage sert à apprendre cet Art si utile, sans qu'on aye besoin du secours d'un Maître. Le Prix est fl. 12. 10.

CLERC (*Mr. J. Le.*) *Le Spectacle de la Vie humaine, ou Leçons de Sagesse, exprimées avec Art en 103. Tableaux en taille douce, dont les Sujets sont tirés d'Horace, par l'ingénieux Othon Voënius, accompagnés non seulement des principales Maximes de la Morale, en Vers François, Hollandois, Latins & Allemands, mais encore par des Explications très belles sur chaque Tableau. Très-proprement imprimé, avec des Quadres à chaque page. 1755.*  
4to. II

Il n'y a, à la Verité, rien de plus commun que les Exhortations à la Vertu, & que les Declamations contre le Vice. Cependant les Déréglements de la Jeunesse ne se corrigent point, mais les vices regnent plus que jamais.

Si nous allons à la Source de cette Dépravation, nous la trouverons, sans doute, dans la négligence avec laquelle les *Leçons de la Sagesse* sont gravées dans l'Esprit encore tendre des Enfans, & dans leur cœur susceptible d'une bonne culture. Il ne suffit pas, en effet, d'animer leur petit Amour propre, par la perspective du Bien-être dans le monde; il est infiniment plus nécessaire, d'élever leur Ame chrétienne au dessus de ce qui plait aux Sens.

Plus on laisse le tems aux Idées corrompues ou aux Passions, de prévenir la bonne Semence, moins on peut se flatter que la Vertu prendra racine dans leur cœur; d'autant plus que les Maximes du Monde sensuel, avaricieux, politique ou galant, viennent bientôt corrompre cette Semence tardive.

Les Leçons de Morale qu'on a apprises ainsi superficiellement, ne servent guères

res

se servir  
suffit de  
Armes  
gens de  
ils ne  
l'autant  
ercices,  
k mem-  
ent très  
ccoutu-  
s toute

rendre  
besoin  
e Prix

acle de  
agesse,  
bleaux  
s sont  
Othon  
ement  
orale,  
Latins  
ar des  
e Ta-  
rimé,  
1755.

II

res dans la fuite, que de moyens pour farder d'un dehors d'*Honnêteté* ou de *Prudbommie*, un cœur vuide de Sentimens de Vertu Si à ce Relief se joint le Maintien du Bel-air, & le Langage poli, par lequel on se rend agréable dans la Société, il n'y a plus d'espérance de retour solide pour la Vertu, que, peut être, par des Catastrophes ruineuses, ou par des chagrins cuisans, ou enfin, par les approches de la Mort; mais hélas! on meurt comme l'on a vécu, le cœur affect; par la crainte paroît se convertir, & retourne au Vicel d'abord que led'anger est passé: cette feinte Conversion ne trompe pas le souverain Juge, comme les yeux des mortels qui assistent au lit d'un mourant qui offre à Dieu une affection qu'il ne peut plus donner à la Créature.

La Jeunesse ne peut donc assez tôt s'imprimer dans l'esprit & dans le cœur, l'Amour solide de la Vertu & la Haine éclairée du Vice; & *Othon Venius* merite notre Reconnoissance pour cette Edition d'un Livre si utile. Le Prix est fl. 6. 15.

yens pour  
été ou de  
de Senti-  
ef se joint  
Langage  
able dans  
rance de  
ue, peut  
uineuses,  
ou enfin,  
mais he-  
vécu, le  
ît se con-  
bord que  
Conver-  
in Juge ,  
qui assi-  
re à Dieu  
donner à

tôt s'im-  
e cœur,  
a Haine  
s merite  
cette  
Le Prix



